

Le Délit

Le journal francophone de l'université McGill
vol. 90, num. 32, le mardi 6 février 2001



Invasion cellulaire

Ils sont partout.

*Peut-on se débrouiller
sans cette petite*

merveille technologique?

Aujourd'hui, c'est la

*journée
sans cellulaire*

actualité étudiante

Un journal indépendant dans la ligne de feu

ANNIE SABOURIN

Le pire n'est pas la menace de la pétition, mais le niveau d'harcèlement dans l'université est bien pire.

- ARIEL TROSTER

Les journaux étudiants indépendants semblent être une bonne cible, car après le McGill Daily et le Délit Français en début d'année, le Link de Concordia est à son tour attaqué par un groupe d'étudiants insatisfait par le journal s'appelant le Comité pour la responsabilité et la démocratie du Link (CRDL). Une pétition débütée par trois étudiants circule donc sur le campus en ce moment menaçante journal. L'équipe rédactionnelle sous la direction de la rédactrice en chef Ariel Troster se prépare donc à combattre ce mouvement.

Un contexte hostile

«La pétition demande trois choses, explique Pierre-Olivier Savoie, chef de pupitre nouvelles, c'est-à-dire la démission de tous les membres du Conseil des directeurs suivi d'une élection générale, l'ouverture au public des rapports financiers et des procès-verbaux, ainsi qu'une diminution des critères d'admissibilité de quatre participations au journal à deux participations, incluant

des lettres à l'éditeur (sic).»

Le journal a jusqu'au 12 février 2001, soit lundi prochain, pour répondre à cette menace qui se veut une manière de «démocratiser» le journal. «La pétition ne nous a pas encore été présentée officiellement, donc nous n'avons pas encore répondu officiellement», a expliqué Ariel Troster. Si le Link refuse les demandes, le CRDL va présenter une question référendaire pour transférer les frais étudiants, les locaux et toutes les possessions du Link à un nouveau journal indépendant. Le Link est prêt à se battre et croit d'ailleurs pouvoir gagner.

Et l'Union étudiante de Concordia dans tout cela

L'année n'a pas été des plus reposante pour l'Union étudiante de Concordia (UEC). L'automne dernier, le Link dévoilait une anomalie dans le budget de l'UEC, en d'autres mots, de l'argent avait été détourné. Il n'est pas difficile de comprendre que le Link n'est pas toujours dans

la pression monte en ce moment à Concordia alors qu'une pétition circule sur le campus dans le but de «démocratiser» le Link, un journal indépendant. Les menaces vont jusqu'à fermer le journal en prenant toutes ses possessions.

les bonnes faveurs de l'union. Le Link croit que l'UCE est en partie derrière la pétition. «Nous ne nous impliquons pas sur cette question», a affirmé Rob Green, président de l'UCE, démentant ainsi toutes accusations portées contre l'union sur le sujet. Pour Ariel Troster, le climat politique est derrière le problème. «Si nous voulions nous en défier, nous pourrions les mettre dehors de leurs bureaux, mais nous ne ferons pas cela parce que nous respectons leur droit d'être critique. Leurs critiques nous ont même aidé dans le passé», a poursuivi M. Green. La position de l'UEC vis-à-vis le Link est toutefois simple, ils ne font pas toujours bien leur travail en ne rapportant pas certains faits et en rapportant mal d'autres.

«Moi, en tant que président, les autres exécutifs et le conseil ne peuvent refuser un référendum [présenté par voie de pétition]. Le Conseil judiciaire peut faire quelque chose à ce sujet, car il est indépendant du conseil (sic).», a expliqué M. Green quant à la possibilité d'un référendum portant sur le Link.

La position du Link

«Le pire n'est pas la menace de la pétition, mais le niveau d'harcèlement dans l'université est bien pire. [...] Les journalistes ont peur de faire leur travail.», a affirmé Ariel Troster. Toutefois, le Link est bien déterminé à se battre. Il est évident que dans le pire des cas, il y a le référendum auquel ils vont répondre par une campagne «non» imposante.

«Les gens ne réalisent pas lorsqu'ils signent que ce n'est pas pour démocratiser un journal, mais que c'est pour le fermer», a affirmé Ariel Troster. Elle croit d'ailleurs que derrière la pétition se cache des raisons personnelles comme le refus d'articles ainsi que des liens importants avec le mouvement palestinien qui croit que le Link ne les a pas assez couverts et ne les a pas couverts assez positivement. Il s'agirait donc d'une minorité sur le campus qui rend toutefois la vie très difficile au personnel du Link. ☉

ErratumErratumErratumErratumErratumErratumErratum

Dans notre dernière parution, une erreur s'est glissée lors de la mise en page de «Au chaud chez Lisa Neighbour».

L'auteur de cet article n'est pas Juliane Bertrand, mais bien Corina Crainic. Nous nous excusons auprès de cette dernière.

Le Délit Français

ERRATUM

élections
mcgill

Re: La publicité d'Élections McGill dans Le Délit Français (du 30 janvier)

S'il vous plaît, soyez avisés que la date limite pour la soumission des nominations est jeudi, 15 février 2001 @ 17:00. Ce n'est PAS vendredi, 16 février 2001 comme indiqué dans la publicité.

S'il vous plaît, soyez avisés qu'il n'y a qu'une position disponible pour Représentant de premier cycle au Conseil des gouverneurs. Il n'y a PAS deux positions disponibles comme indiqué dans la publicité.

← www.delitfrancais.com

Nous protégeons notre patrimoine naturel!

Jean Fau est gardien en chef pour Parcs Canada. Lui et ses collègues veillent à la protection des plantes et des animaux de nos parcs nationaux. De plus, ils aident les Canadiens à mieux connaître et à apprécier ces lieux incomparables. Ce n'est qu'un parmi les centaines de services offerts par le gouvernement du Canada.

Pour plus d'information sur les services du gouvernement :

- rendez-vous au **Centre d'accès Service Canada** le plus près
- visitez le www.canada.gc.ca
- ou appelez au **1 800 O-Canada (1 800 622-6232)**

Téléscripteur / ATME : 1 800 465-7735

Canada



Éditorial

Le cellulaire: de l'indépendance à la dépendance

FRANÇOIS PRADELLA

Au tout début, c'était un accessoire de riche. Aujourd'hui, c'est un bien de consommation qui s'est «démocratisé». Est-ce que le cellulaire tel qu'on le connaît va survivre aux vicissitudes du temps? Portrait d'une petite invention.

Tout a commencé dans les années '90. Les téléphones de maison, avec leurs longs fils toujours mêlés, étaient devenus désuets. Quelqu'un, travaillant sûrement pour une importante compagnie de téléphone, a eu la brillante idée de créer un téléphone «sans fil». Évidemment, ce téléphone ne pouvait fonctionner qu'à quelques mètres de son réceptacle. Mais, quand même, ce téléphone donnait beaucoup plus de liberté à la personne qui s'en servait. Il faut comprendre qu'on offrait alors une plus grande liberté de mouvement.

Puis, un jour, un brillant esprit a eu l'idée de créer un téléphone «sans fil», mais qui pouvait, lui être utilisé à peu près n'importe où. Et bien sûr, comme tout nouveau gadget, car c'était à l'époque considéré comme un gadget, il était réservé uniquement aux personnes plus fortunées. Jusqu'ici, rien de nouveau comparé à toutes ces autres nouveautés sur le marché.

Et puis, il y a eu sa «démocratisation». Entendons: sa commercialisation. Il était devenu clair que les coûts de fabrication pouvaient être abaissés pour qu'un plus grand nombre de gens puissent en profiter. C'est précisément ce qui est arrivé. Aujourd'hui, en 2001, environ 20 p.c. de la population nord-américaine en possède un et plus de 35 p.c. des Européens font de même. Le cellulaire est donc solidement implanté dans les mœurs.

Ce qui est curieux, c'est que le cellulaire a pu se démocratiser. Prenez l'ordinateur portable. Bien qu'il ait fait son apparition en même temps que le cellulaire, celui-ci ne s'est pas vendu autant. En fait, aujourd'hui, le portable est encore considéré comme un objet de luxe. Le cellulaire, lui, est un objet de la vie de tous les jours.

Alors faut-il s'en réjouir? Pas vraiment. Car bien que cela puisse donner une sensation d'in-

dépendance à son propriétaire, le téléphone cellulaire est devenu une dépendance pour bon nombre de consommateurs. Les publicités montrant des gens qui parlent au téléphone en faisant du sport, en prenant une marche ou en mangeant à table, constituent des exemples flagrants.

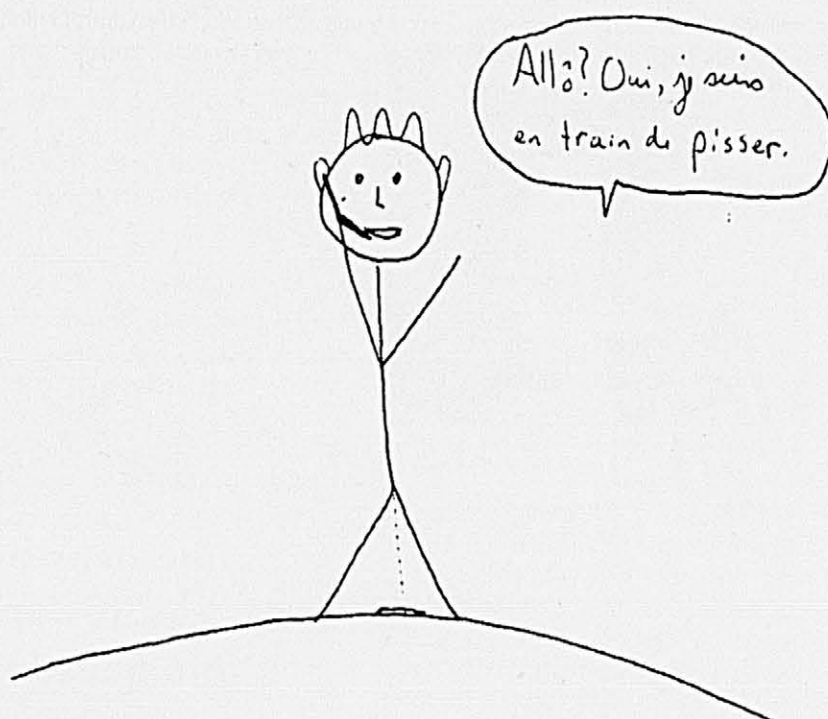
Et ça va plus loin. Bien que son utilisation soit personnelle, celle-ci dérange. Interdit dans les cinémas, les théâtres, les salles de classe, le cellulaire commence à être limité dans son utilisation. Et c'est tant mieux.

Avant les années '90, il y avait le téléphone à la maison. Maintenant, il y a le cellulaire. En réalité, la liberté des gens a diminué dramatiquement à cause de cette invention. Et bien qu'on

puisse choisir d'y répondre ou non, il y a toujours le risque, si on ne veut pas répondre, de rater quelque chose d'important. Et c'est faux de croire que le cellulaire est indispensable. Il n'a pas existé durant les années '60 et la Terre a continué à tourner. Ce que ça a pu faire, cependant, c'est rendre la vie de certains plus facile. Celle des livreurs, des gens hyper occupés qui ont un horaire super chargé. Mais ce n'est encore qu'un produit de consommation pour la plupart des gens.

Marc, un étudiant de la faculté des Arts de McGill, m'a avoué qu'il se servait de son cellulaire seulement pour appeler sa famille ou ses amis. «C'est super utile pour rejoindre des gens n'importe quand», a-t-il dit. Et il existe sans doute plusieurs Marc dans le monde occidental.

D'où la nécessité d'une journée sans cellulaire. Pour se rendre compte de la futilité de son utilisation. ☉



Stockwell Day est l'homme du passé. Ralph Klein? ou L'indépendance pour l'Alberta

Ici, au *Délit*, on est toujours au courant des tendances politiques en Alberta. C'est la raison pour laquelle nous vous invitons à notre débat entre les deux nouveaux styles politiques qui se développent dans l'Ouest: celui du Parti d'indépendance d'Alberta et celui de notre nouveau héros, Ralph Klein.

Le mardi à 17h30 au sixième étage de l'édifice *New Chancellor Day*.

Le *Délit*, le journal franco-albertain de ta mère. On discute de la politique albertaine 7 jours sur 7, sauf quand on ne le veut pas.

LE DÉLIT

Le journal francophone de McGill
3480 McTavish, bur. B-03
Montréal, Québec, H3A 1X9
Téléphone: (514) 398-6784
Télécopieur: (514) 398-8318

PUBLICITÉ

Téléphone: (514) 398-6790
Télécopieur: (514) 398-8318

rédacteur en chef
FRANÇOIS PRADELLA

chef de pupitre-nouvelles
ANNIE SABOURIN

chefs de pupitre-culture
ÉVANGÉLINE FAUCHER
ANNE-MARIE ROLLIN

assistante à la rédaction
THUY-TIEN TRAN

coordonateur de la mise en pages
FON DE VUONO-POWELL

coordonateur de la photographie
BARTLEK KOMOROWSKI

coordinatrice de la correction
VANESSA ALLNUTT

coordonateur du site Internet
DOMINIC CÔTÉ

illustrateur
DOCTEUR MYSTERIOSO

collaboration
JONATHAN ARIS
FRANÇOIS BONNAU
NICOLAS BOURDON
JANO BOURGEOIS
JEAN-PHILIPPE CHARTRÉ
CORINA CRANIC
STÉPHANIE DUCHESNE
HUGO DUCHESNE
ÉLISE FRÉCHETTE
GUILLAUME GINGEMBRE
STÉPHANIE GIRARD
JEAN-SÉBASTIEN LAUMIÈRE
JEAN-FRANÇOIS LAROCHE
CÉDRIC LAVAL
LOUIS-PHILIPPE MESSIER
MÉLISSA SENTERRE
CÉDRIC SAM
ELKAH TALBI

gérance
MARIAN SCHRIER

assistance à la gérance
PIERRE BULLION

publicité
SASHA DECHENE
BORIS SHEDOV

photocomposition et publicité
CAMERON CAMPBELL

Le McGill Daily
BEN ERRETT

L'usage du masculin dans les pages
du *Délit* français vise simplement à alléger le texte et
ne se veut
nullement discriminatoire.

LE DÉLIT FRANÇAIS EST PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS DU
DAILY. IL ENCOURAGE LA REPRODUCTION DE SES ARTICLES ORIGINAUX
À CONDITION D'EN MENTIONNER LA SOURCE (SAUF DANS LE CAS
D'ARTICLES ET ILLUSTRATIONS DONT LES DROITS AVAIENT ÉTÉ AUPA-
RAVANT RÉSERVÉS, INCLUANT LES ARTICLES DE LA CUP). LES OP-
INIONS EXPRIMÉES DANS CES PAGES NE REFLÈTENT PAS NÉCESSAI-
REMENT CELLES DE L'UNIVERSITÉ MCGILL. L'ÉQUIPE DU DÉLIT N'EN-

contactez-nous avec vos idées,
photos, articles à

delitfrancais@hotmail.com

visitez notre site web
pour lire le *Délit* partout
dans le monde au:

www.delitfrancais.com

Allez hop!

Francois
se soulage sur:La souveraineté
de mes fesses

FRANÇOIS PRADELLA

Un crétin d'économiste ne peut pas comprendre. La seule chose qu'il pense comprendre, en fait, il ne la comprend même pas. L'économie, c'est quoi? Qu'est-ce qui délimite ce qui est du domaine économique et ce qui ne l'est pas? La situation est déjà désastreuse, il ne faut surtout pas un crétin d'économiste pour venir donner son opinion. Il ne sait rien, comme Socrate, à la différence qu'il n'en a pas conscience. Il est très mal placé pour donner des conseils.

Un crétin d'économiste a donc fait des commentaires assez imbéciles sur les ondes de Radio-Canada la semaine passée. Il a affirmé que les hommes d'affaires canadiens étaient beaucoup plus intelligents que ceux des États-Unis. Pourquoi? Parce qu'ils n'ont pas acheté le Canadien. Car, vous le savez bien, le Canadien ne représente pas un achat profitable, d'un point de vue économique.

Ce que je propose: fuck l'argument économique.


Regardez l'Italie. L'Inter Milan, l'équipe de soccer la plus chère et peut-être la plus prestigieuse du monde, représente un fiasco financier. L'équipe ne rapporte pas autant d'argent qu'elle devrait. Sauf que son propriétaire est M. Berlusconi: un riche crosseur, premier ministre la fin de semaine, qui a de l'argent en estie. Or pour lui, le soccer, comme pour la majorité des Italiens, c'est sacré, voire aussi important que le pape. JAMAIS il ne vendrait l'équipe à un étranger. Ce n'est pas une question de racisme, c'est une question de culture. Si un Britannique achetait le club, il le transformerait sûrement. Mais vous voyez, on ne touche pas à l'Inter. On ne touche pas à la Ferrari. Voyez-vous un Arabe propriétaire de Ferrari? Non.

Et c'est la même chose pour le FC Barcelone ou le Manchester United. Ce sont des institutions qui sont propres à chaque pays. Même si ça ne fait pas d'argent, pas grave. Il y a toujours de riches types qui ont de l'argent à gaspiller au nom de l'identité nationale. Et c'est tant mieux, car ils rendent service à tout le monde. Surtout au simple citoyen qui ne veut que pouvoir croire en une chose.

Et nous, on vend le Canadien à un Américain qui ne parle pas français.

En ces temps sombres, chers lecteurs, un peu de sarcasme ne ferait pas de tort. Pensez-vous que George Gillett sait ce que le Canadien représente pour les Canadiens, surtout pour les Québécois? Non. C'est un homme d'affaires, c'est pas de sa faute.

Je pense qu'on devrait promouvoir tous les économistes et les technocrates du genre au sein du gouvernement actuel, surtout au sein du ministère de la Culture. Faudrait voir toutes les décisions gouvernementales avec une vision économiste. Par exemple, arrêter de financer le Musée des Beaux-Arts. L'art ne rapporte pas assez et les peintures coûtent beaucoup trop cher. Riopelle, Borduas, Pellon, on s'en crisse. Qu'ils aillent en France les vendre leurs toiles. Vous voyez, comme ça on sauverait beaucoup d'argent. Car c'est ce qui intéresse l'économiste, l'argent. Point. Et, ça tombe bien, c'est ce qui m'intéresse aussi. On est fait pour s'entendre.

Il y a aussi un ministre péquiste, que je ne nommerai pas, qui croit que cette vente est une bonne chose. Si ça continue, la seule chose dont les Québécois seront souverains, c'est de leurs fesses. 

campus

Le projet de la garderie mis en attente

ANNIE SABOURIN

La garderie de l'AEUM ouvrira-t-elle ses portes en septembre prochain? Peut-être. Ou peut-être pas si l'on s'en tient aux derniers déroulements du projet qui a débuté il y a trois ans. Il semble qu'une question d'argent ait amené l'arrêt du projet, temporairement espère-t-on.

«L'administration de la garderie (Centre de la petite enfance (CPE) McGill) nous a informé (sic) qu'elle repense si elle veut ou non administrer la garderie [étudiante]», peut-on lire dans le rapport au conseil présenté le 25 janvier dernier par Kevin McPhee, vice-président aux Opérations de l'AEUM. Ce n'est pas très encourageant quant à l'avenir de la très attendue garderie. Le projet aurait été arrêté temporairement en raison de quelques complications.



Le CPE McGill passera de deux à trois centres?

L'AEUM n'a pas l'expertise pour mettre sur pied une garderie. Ouvrir une garderie au centre-ville, où il y en a déjà plusieurs, n'est pas si simple non plus. C'est pourquoi une association avec le CPE McGill semble logique. Le centre doit mener à terme le projet, puis administrer la garderie étudiante avec l'aide de l'AEUM. Ce sont là les grandes lignes de l'entente.

L'accord entre l'AEUM et le CPE McGill nécessite une lettre d'accord. Toutefois, cette dernière n'est pas encore signée, car des problèmes sont survenus en novembre dernier lors des négociations. Comme dans bien des cas, il s'agit d'une question d'argent, de 45 000\$ plus précisément.

«C'est pour le temps, le matériel, la capacité de travailler avec le gouvernement et l'expertise que l'AEUM doit payer», a affirmé Olga Amorim, administratrice financière du CPE McGill et responsable du projet. Selon


Mme Amorim, l'AEUM acceptait de débours le montant demandé en août dernier. Toutefois, des problèmes sont apparus en novembre lors des négociations entourant la lettre d'accord entre les deux partis. «Nous voulions des justifications, pour ce 45 000\$, que nous pourrions présenter au conseil», a expliqué Kevin McPhee. Ces justifications ont été fournies dans une lettre de deux pages envoyée le 16 novembre dernier par Mme Amorim à Wojtek A. Baraniak, président de l'AEUM, lettre qui n'a toutefois pas satisfait de cette dernière. Au retour des vacances, l'AEUM a fini par accepter les termes de la lettre d'accord. «Ils étaient désespérés. Il y avait de la pression sur eux pour ouvrir cette garderie», a affirmé Mme Amorim.

Le projet est toutefois toujours en suspend, car Mme Amorim doit d'abord demander l'accord du conseil des directeurs avant de poursuivre les démarches. «Cela doit être fait selon les règles», a expliqué Mme Amorim. Kevin McPhee n'apprécie toutefois pas de voir le projet en suspend depuis deux mois. Ce délai ne devrait pourtant pas causer trop de problèmes pour la demande de per-



Kevin McPhee suit la question de près

La vraie question est de savoir si la garderie ouvrira lors de la prochaine rentrée des classes. Le délai occasionné par la suspension des démarches pourrait-il retarder l'ouverture? C'est possible, car le gouvernement n'octroie de permis qu'une fois par année, ce qui signifie que le dossier doit être prêt à ce moment-là. Kevin McPhee et Mme Amorim semblent tous deux confiants que tout sera prêt pour le mois de mai et ce, malgré le fait que le dossier soit toujours incomplet.

Et si le CPE McGill refusait de poursuivre le projet pour diverses raisons, ce qui ne devrait pas arriver à en croire les propos de Mme Amorim, l'AEUM devra passer au plan B, c'est-à-dire obtenir l'expertise et le permis par elle-même, ce qui pourrait s'avérer plus facile à dire qu'à faire. «Elle doit s'aligner à cette garderie, car le gouvernement préfère les regroupements à plusieurs petits centres», a affirmé Mme Amorim. Il serait donc plus difficile pour l'AEUM d'obtenir une licence indépendante du CPE McGill. De plus, il y a de la compétition au centre-ville: une autre garderie demanderait son permis en même temps que l'AEUM. Le gouvernement a toutefois été très impressionné par ce qui lui a été présenté jusqu'ici, incluant les locaux situés au sous-sol du bâtiment des services aux étudiants William et Mary Brown. «D'une manière ou d'une autre, il y a des chances que nous soyons refusés», a affirmé Kevin McPhee, démontrant ainsi que les choses ne vont pas si mal du point de vue de l'AEUM. 


Comme dans bien des cas, il s'agit d'une question d'argent, de 45 000\$ plus précisément.

mis au gouvernement qui doit avoir lieu autour du mois de mai. La date de la prochaine réunion du conseil n'est toutefois pas définitive. De plus, il n'est même pas certain que le sujet de la garderie étudiante soit soulevé en raison de questions plus importantes, comme cela a probablement été le cas lors de la réunion du 26 janvier dernier.

brève campus

Les rénovations commencent enfin

Les rénovations du Centre universitaire William Shatner ont fait la manchette toute l'année. L'AEUM a eu de nombreux problèmes avec ses locataires, principalement avec le *Daily/Déjà* en début d'année scolaire, puis avec l'université. Le contrat est maintenant signé et les rénovations doivent débuter dès le 12 février 2001, soit lundi prochain et doivent normalement être conclues 31 mars 2001. Si tout se déroule comme prévu, le *Daily/Déjà* pourra s'installer dans ses nouveaux locaux toujours situés au sous-sol, au début du mois d'avril. À ce moment, Gert's sera déménagé au sous-sol avec une ouverture spectaculaire. C'est du moins ce qu'espère Kevin McPhee, vice-président Opérations de l'AEUM et responsable du projet pour l'association étudiante.

Le projet de départ devrait se dérouler en diverses phases. Toutefois, dans le but de compléter le projet dans les plus courts délais, tout se fera en même temps. Le sous-sol et le premier étage du Centre universitaire seront probablement à éviter pour les prochaines semaines. Toutefois, les services actuels seront toujours offerts, du moins dans les limites du possible. Autrement dit, le Gert's ne devrait pas fermé durant les rénovations. 

-ANNIE SABOURIN

montréal

Lancement montréalais du CMAQ

JANO BOURGEOIS

Le jeudi, 1er février, a eu lieu à Montréal un événement d'une importance considérable dans le monde des médias au Québec. Une mise en route simple, qui suivait le lancement à Québec quelques jours plus tôt, avait pour but de faire connaître le Centre des Médias Alternatifs du Québec (CMAQ) au public.

Tout cela se passait dans le Petit Café Campus, plein à craquer, mais le tout dans une atmosphère fort conviviale. Plusieurs allocuteurs ont pris la parole ce soir-là. Du nombre des personnes, deux étaient des personnalités connues: Normand Baillargeon, militant, chroniqueur et professeurs universitaires québécois, et Noam Chomsky, linguiste et activiste américain. Ces deux personnalités phares, Baillargeon lors d'une allocution et Chomsky en entrevue vidéo, ont permis aux gens du CMAQ d'attirer un grand nombre de personnes susceptibles d'être intéressées par le message et la démarche du CMAQ. Les discours des différents responsables du CMAQ et d'autres organismes ont été fort intéressantes et valaient à elles seules le déplacement.


Une brève présentation des objectifs et de la nature du CMAQ a été menée à bien. En réalité, le CMAQ peut se comparer à une agence de presse, comme Reuter ou AFP, mais tente d'apporter une information alternative à celle qui nous est proposée dans les grands médias commerciaux tels que *La Presse*, *Le Journal de Montréal* ou le réseau TVA, pour ne nommer qu'eux. Il s'agit d'une agence de presse alternative créée dans la lignée des *Independent Media Center* (IMC) qui

furent créés lors des événements de Seattle; ils avaient pour but de faire circuler une information différente de celle que les grands médias projetaient, soit l'image d'émeutiers barbares sans raison d'être en colère. Le CMAQ n'est pas pour autant une agence de presse marxiste dictant une ligne de pensée; il s'agit plutôt d'un lieu de débat et de mise en valeur d'informations en ce qui touche le social, l'environnemental et l'humain, sujets laissés pour compte par les grands médias. Il existe maintenant un réseau mondial de ces IMC plus ou moins structurés les uns par rapport aux autres.

L'objectif à court terme du CMAQ est de faire circuler une information indépendante pendant le Sommet des Amériques à Québec en avril 2001. Ce sommet, concernant l'accord de libre-échange de la zone des Amériques (ZLEA), est un autre pas vers la mondialisation au profit des investisseurs, et au détriment des peuples. Il s'agit d'un sommet comparable, de par son envergure, à ceux de Prague, Washington ou Seattle, qui ont tous été témoins d'une forte activité militante déniée par les médias de masse. Le CMAQ se veut donc, à court terme, l'organe de transmission de l'information alternative et indépendante lors de cet

événement majeur.

Le CMAQ ne cessera pas pour autant d'exister lorsque les 34 chefs d'États des Amériques s'en iront. Il travaillera plutôt à son objectif à long terme, qui est de fournir une information diversifiée et éclairante aux citoyens et aux médias québécois. Comme le faisait remarquer Normand Baillargeon dans son bref passage sur scène, ce projet de journalisme plus éclairant, émancipateur et rationnel remonte jusqu'au siècle des Lumières, où il faisait partie intégrante des éléments nécessaires au projet de démocratie qui y fut élaboré. Sans cette information, la démocratie n'est que parure et poudre aux yeux. L'information doit permettre au citoyen de grandir et d'être apte à voter les politiques envisagées sur des fondements rationnels, plutôt que, comme l'a mentionné Noam Chomsky, sur l'image de la personnalité des candidats. L'objectif final du CMAQ est en fait de fournir une information plus complète au public, pour lui permettre d'exercer de manière éclairée son rôle de citoyen dans un réel système démocratique.

Pour tous ceux qui ont raté le lancement, vous pourrez aller juger par vous-même en vous rendant sur le site internet du CMAQ: <http://www.cmaq.net>. Il s'agit d'un site trilingue (français/anglais/espagnol) qui met à votre disposition différents articles, principalement sur Québec 2001. 



La schtroumpf du
schtroumpf à lunettes

L'entreprise privée nage en plein délire

CÉDRIC SAM

«Si vous trouvez un bouquin à la bibliothèque qui explique pourquoi nous faisons de l'argent, je vous approvisionne en poutine et en sirop d'érable pendant 5 ans!», lance Omar Aktouf, lors d'une conférence donnée il y a deux semaines à l'École des Hautes Études Commerciales. Le titre de sa présentation: «XXIe siècle et management, un monde en panne de sens?». Le parler politiquement incorrect du conférencier vaut bien à lui seul le prix du déplacement.

Faire des profits, en ignorant tout le reste, est-ce la véritable mission des entreprises modernes?


Selon Omar Aktouf, il y a trois révolutions économiques, qu'il nomme «trahisons», dans l'histoire des deux derniers siècles: industrielle, mécanique et informatique. Les capitalistes promettaient que la mécanisation était un pas en avant pour libérer l'ouvrier de ses contraintes quotidiennes. Le conférencier lance à la blague: «On croyait que le travailleur passerait son temps à connaître l'école romantique russe du XIXe siècle». Or, au lieu de discuter de Tolstoï en surveillant la machine qui fait le boulot à sa place, les gens ont été mis à la porte pour faire place à une marge de profits toujours plus grande.

Aujourd'hui, nous sommes en train de vivre la révolution informatique. Selon le professeur Aktouf, on est en train de considérer l'information comme une ressource au même titre que les biens et services. «C'est un non-sens total!», a-t-il crié dans la salle, par hasard nommée l'amphithéâtre IBM. Des compagnies font des ventes dans les huit chiffres sans avoir rien produit d'autre que des bits. «En Afrique, au lieu de leur envoyer du poulet, on leur envoie de l'information sur le poulet... et on leur dit de se nourrir virtuellement!?!», d'ajouter M. Aktouf.

Des trois pôles qui font d'une entreprise ce qu'elle est, le capital est outrageusement favorisé par rapport à l'humain et à l'environnement. Autrement dit, on fait de l'argent sur le dos des gens et des bélugas. En principe, les trois pôles devraient s'équilibrer, sinon c'est le désastre qui attend au détour.

Les solutions avancées par le professeur sont: «désarmer la finance, taxer la spéculation et avoir un état fort régulateur».

On riait de bon cœur des blagues du professeur, mais il a semblé parfois que l'audience ne s'esclaffait pas au bon moment, un peu comme lorsqu'on esquisse un sourire en voyant un fou dans la rue - on aurait dit que ces futurs gérants ne prenaient pas l'homme au sérieux. Pourtant, il est de l'avis d'Omar Aktouf que les fous sont à la tête de nos entreprises.

Dans une logique tout à fait absurde, dit-il, on élève au rang d'héros «rationnels» les chefs d'entreprise qui licencient des milliers d'employés juste pour redresser la courbe des profits. Et par extension: «Si des parents faisaient face à des difficultés financières, et qu'on leur demande d'agir de façon raisonnable, doivent-ils dire à leurs quatre enfants, «On doit couper 25% des effectifs»...». Bon délire. 

McGill changera-t-elle de couleur?

MÉLISSA SANTERRE

Que va-t-il advenir du sort de McGill dans une décennie ou deux? Oh oui, elle est belle et grande notre université, mais si elle refuse de devenir verte, le restera-t-elle longtemps?

McGill est en fait l'une des rares universités canadiennes à ne pas avoir adopté de loi environnementale. Cela signifie, entre autres, qu'il n'y a pas de balisation au niveau de l'émission de déchets dans l'air et de certains produits dangereux comme les pesticides. Le statu quo pourrait, à court et à long termes, avoir de sérieuses répercussions sur la santé des étudiants et la population en général.

Mais tout espoir n'est pas perdu, car McGill possède néanmoins son côté vert. La communauté universitaire englobe plusieurs groupes de travail. Ces différentes associations ont chacune leur plan d'action, mais la plupart d'entre elles se penchent sur les enjeux environnementaux.

Plus spécifiquement, on retrouve le groupe environnemental Greening McGill, qui a été mis sur pied dans le but de créer un esprit écologique au sein de la population étudiante. Greening McGill est présentement en train de se battre pour implanter cette loi qui permettrait à notre université de changer de couleur. Ce même groupe a présentement comme objectif principal de sensibiliser les étudiants, car c'est grâce à notre soutien que les choses pourront changer.

Greening McGill compte à ce jour environ 60 membres, ce qui est très peu comparativement au nombre d'étudiants mcgilllois. Un des adhérents, Carl Saucier Bouffard, nous rappelle ici les principaux projets mis sur pied par l'association lors des

dernières années:

1990: initiation d'un programme de recyclage de papier sur le campus de McGill;

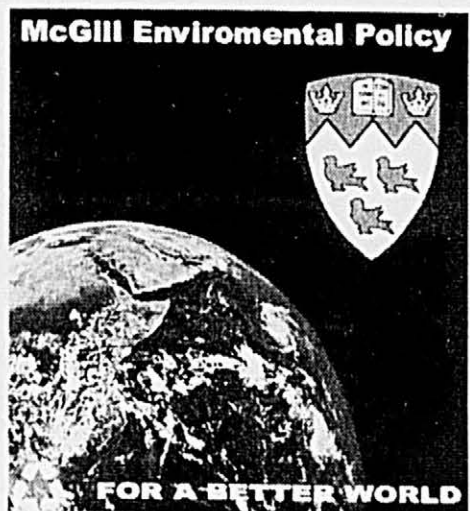
1991: participation au BAPE (Bureau d'Audience Publique sur l'Environnement du Gouvernement du Québec);

1995: publication de *The State of the Waste*;

1998: organisation de la Journée sans consommation à Montréal;

1999: lobbying auprès du directeur Bernard Shapiro pour qu'une politique environnementale soit adoptée;

2000: hôte du premier festival sur l'environnement.




Une vraie politique environnementale à McGill?

Carl Saucier Bouffard tient, en outre, à ajouter qu'ils (les membres de Greening McGill) s'attaquent principalement à l'Université McGill parce que c'est notre université, mais aussi parce qu'ils il croient dur comme fer à la maxime:

«Penser globalement, agir localement».

Depuis quelques mois, les environnementalistes mcgilllois se penchent donc plus particulièrement sur l'avenir de leur planète. La politique environnementale a d'ailleurs sa petite histoire. La bataille débute en avril 1999 grâce au lobbying de Greening McGill et au support des étudiants. À la suite de cette enthousiaste démonstration, le Sénat de McGill approuve donc la formation d'un groupe de travail se penchant sur la politique en question. Le rôle de ce groupe, qui prend forme en avril 2000, est de recommander au Sénat une loi environnementale. La présentation finale du projet est soumise à plus d'une reprise au Comité sur le développement physique du Sénat, qui n'a d'ailleurs pas encore approuvé la politique. Ce dernier ne semble d'ailleurs pas vouloir améliorer l'environnement de ses étudiants. En effet, jeudi dernier, il a une fois de plus refusé le projet de loi.

À la suite de ces nombreux échecs, le sort de l'avenir mcgilllois repose maintenant entre les nombreuses mains des étudiants acharnés qui sauront certainement faire pencher la balance.

Pour permettre à tous ceux qui ont à cœur l'état de leur milieu vital, Greening McGill se mobilise donc toute la semaine pour répondre à vos questions. Une table d'information sera présente à l'entrée de la bibliothèque Redpath. Ce n'est pas seulement votre avenir qui est en jeu, mais celui de tous les habitants de la Terre. 

Pour en savoir plus sur Greening McGill ou tout autre groupe de travail à McGill, rendez-vous à: <http://ssmu.mcgill.ca/qpirg>.

Journée sans cellulaire

Tu pognes le cancer avec ton cellulaire

JEAN-FRANÇOIS LAROCHE

Verra-t-on bientôt des inscriptions du genre «ce téléphone peut causer le cancer» sur l'objet-culte de la décennie? Cette semaine aura lieu la journée sans cellulaire et le *Délit* a enquêté pour vous sur les effets nocifs du téléphone portable.

On peut affirmer sans se tromper que les appareils de télécommunication sont très en vogue ces temps-ci. Or, les téléavertisseurs et téléphones cellulaires envahissent l'atmosphère de leurs sonneries quêtaines et multiples. Qui n'a jamais soupiré devant une conversation téléphonique à la bibliothèque? Il est cependant intéressant de se pencher non pas sur les effets frustrants d'une telle situation, mais bien sur les effets physiologiques de nos bien-aimés cellulaires.

C'est chaud, c'est chaud

Lorsque le commun des mortels ouvre son téléphone cellulaire, rien ne laisse présager les événements invisibles qui se produisent. Les portables émettent, en effet, des ondes à très haute fréquence, soit entre 500 et 2000 Mhz, tout dépendant du modèle de téléphone. Mais voilà que ces ondes n'ont aucune difficulté à traverser les oreilles et à aller vous réchauffer le crâne. Pour ceux qui en doutent, dites-vous ceci: mettez-vous en cause l'efficacité du micro-ondes?

Dans les faits, le principe est le même

La différence est que les ondes de nos téléphones sont émises à des puissances relativement faibles. On ne peut donc pas faire réchauffer nos plats congelés avec notre «cell»... Néanmoins, les ondes passent au travers de notre boîte crânienne pour venir nous chauffer non pas les oreilles, mais bien le cortex cérébral. L'énergie des ondes, ou énergie électromagnétique, est convertie en énergie thermique, provoquant une légère élévation de température. «Au niveau du cortex, cette

augmentation est d'environ un degré Celsius», affirme Luc Vershaeve, du MVIVO. Jusque là, rien n'est perdu: on change d'oreille jusqu'à ce que le tout refroidisse.



Où? Je suis dans un journal?

Cancer à l'horizon

Or, la réalité corporelle est ainsi faite qu'une augmentation d'un degré suffit à dénaturer plusieurs protéines ayant des fonctions importantes dans le cerveau (avez-vous mal à la tête, après une conversation?). Cela en soi n'est pas si catastrophique: les protéines reprennent leur conformation habituelle en peu de temps. Là où se dresse un problème, c'est au niveau de l'ADN. Il peut arriver qu'une modification de l'ADN soit due à la température. Encore une fois, attention! Pour qu'il y ait une tumeur cancéreuse, il doit y avoir une mutation au niveau du gène encodant la protéine p53. Cette dernière est chargée en temps normal de s'opposer à la cancérisation de nos cellules.

Il reste que cette altération de l'ADN a

été démontrée par l'équipe du Dr Anne-Marie Maes. Il y a sept ans, elle publiait, dans *Bioelectromagnetics*, ses conclusions. Elle a soumis des cellules sanguines humaines à des champs électromagnétiques et a constaté des altérations de l'ADN, augmentant avec le temps d'exposition. Un autre chercheur est venu étayer ces conclusions deux ans plus tard à partir d'une expérience faite à l'aide de cellules de rats. L'ultime preuve est venue lorsque le Dr Michael Repacholi a soumis des souris génétiquement modifiées pour développer un cancer. Soit 100 souris, réparties en deux groupes; le premier soumis à des ondes semblables à celles des téléphones, le deuxième agissant comme groupe-témoin. Résultat: dans le premier cas, 43 cancers ont été diagnostiqués contre 22 dans l'autre groupe!

La réplique

Les fabricants de téléphone ont eux aussi réalisé des études, et n'arrivent pas aux mêmes conclusions. Ils affirment que les fréquences utilisées dans l'étude du Dr Repacholi étaient semblables à celles des cellulaires, mais que leur puissance était de deux à quatre fois supérieure. La circulation sanguine doit, en outre, permettre de diffuser la chaleur produite par ces ondes assez rapidement. Il n'y a donc aucune recherche qui permette de dire sans équivoque si les humains sont susceptibles ou non de développer un cancer suite à une exposition continue.

Le mot caché

Ce qu'on ne dit pas, c'est que deux chercheurs travaillant pour la compagnie Wireless

Technology Research (sous l'égide de fabricants) ont été congédiés. Raison du départ: ils avaient été obligés de modifier les conclusions de leurs travaux. «Ils me demandaient d'interpréter différemment mes résultats afin de les rendre plus favorables à la téléphonie mobile», s'est empressé de dire le Dr Henry Lai.

Cette histoire ressemble à s'y méprendre au cas de la cigarette. Il a fallu 40 ans pour s'apercevoir que fumer, c'est mal... En fait, fumer est devenu un acte à risque pour la santé lorsqu'on a réalisé que la somme d'argent déboursée pour soigner les malades excédait la somme d'argent perçue sur la vente de cigarettes. Cela se reproduira-t-il?

Le mot de la fin

Somme toute, il se peut que le téléphone portable soit un danger potentiel pour la santé. Il semble que l'industrie soit en train de concocter une nouvelle gamme de téléphones munis de protecteurs contre les champs magnétiques.

Ce qui énerve, ce n'est pas le cancer. C'est le phénomène de société. En effet, nos voisins peuvent bien parler sur leurs «cells», on s'en fout. C'est vrai, quoi! Il faut prendre des risques. On peut mourir de toutes sortes de choses dans la vie: le parachute ne s'est pas ouvert, on n'a pas regardé des deux côtés avant de traverser la rue, on a mangé trop de «fast-food»... Ce qui tape sur les nerfs, c'est la multitude de gens qui parlent sur leur téléphone dans l'autobus, le métro, à l'école. Ce qui tape sur les nerfs, ce n'est pas l'effet, mais bien l'usage que font les gens de leur téléphone. Et les maudites sonneries quêtaines. ☹

Campus/National

McGill bien représentée en Chine

La dernière mission 2000 d'Équipe Canada compte deux McGillois

ANNIE SABOURIN

Le directeur Bernard Shapiro se rendra cette semaine en Chine pour y représenter les intérêts de McGill et ceux du Canada en matière d'éducation. Le tout se fait dans le cadre de la mission 2001 d'Équipe Canada, un projet gouvernemental fédéral.

L'éducation n'est pas seulement un sujet important au Québec et au Canada, mais aussi en Chine. C'est pourquoi M. Shapiro, directeur général, et Sylvain Saint-Armand, directeur exécutif du Centre pour les études en administration internationale de McGill, partiront pour le continent asiatique le 9 février 2001. Le voyage doit se terminer le 19 février à Hong Kong après un arrêt à Beijing et Shanghai. Le directeur Shapiro ne sera du voyage que pour les trois premiers jours, alors que M. Saint-Armand profitera de la Chine jusqu'à la fin.

Le projet canado-chinois en éducation

«Un nombre croissant d'établissements d'enseignement et de firmes canadiennes ont ciblé des débouchés en matière d'enseignement et de formation reconnus en Chine», peut-on lire dans le plan de la mission Équipe Canada 2001. La Chine représente donc un important marché au niveau de l'éducation et de la formation pour le

Canada. Surtout que ce pays désire moderniser son système d'éducation. Beaucoup d'argent sera attribué à ce projet, dans les années à venir. L'un des objectifs de la mission est de «surveiller les progrès de la réforme de l'enseignement en Chine ainsi que d'analyser les répercussions qu'ils peuvent avoir sur les établissements et les entreprises canadiennes œuvrant dans le secteur». Même en éducation, le programme touche donc le commerce, mais l'enseignement reste la base du programme.

Collaboration entre McGillois et Chinois

Depuis 1983, le Centre se développe avec l'aide de l'Agence canadienne de développement international (ACDI). «Nous avons des projets en cours subventionnés par l'ACDI. On veut en parler aux compagnies canadiennes (sic)», explique Sylvain Saint-Armand. Le voyage constituera donc une bonne occasion pour promouvoir les deux projets, c'est-à-dire un programme d'éduca-

tion longue distance en collaboration avec la faculté d'éducation et un programme de formation pour les gérants de la Banque populaire de Chine. Le but de la visite est aussi de promouvoir McGill en tant que lieu de formation pour les entreprises privées.



L'homme représentant fièrement McGill

La Chine est en plein développement et a besoin de l'intervention de pays plus développés. L'intervention de McGill et du Canada en général a donc un rôle primordial. «Le gouvernement chinois se tourne vers l'intérieur et examine la place des universités dans le développement du pays (sic)», explique M. Saint-Armand. Le Canada

désire donc aider les universités chinoises en formant les professeurs et en les amenant à travailler en plus étroite collaboration avec les entreprises. «Il est difficile de faire ce pont là, d'avoir ce nombre de personnes en place», continue M. Saint-Armand.

Une place d'honneur pour McGill

«McGill est l'université canadienne la plus connue en Chine», affirme avec une certaine fierté M. Saint-Armand. C'est peut-être là la raison de la position prestigieuse offerte au directeur Shapiro lors du voyage. En effet, il présidera à Beijing une rencontre des présidents des universités canadiennes et chinoises avant de faire un rapport au Premier ministre Jean Chrétien. Autre que McGill, autour de la table se trouveront d'autres universités québécoises: Concordia, l'Université de Montréal et l'Université Laval. L'objectif de cette rencontre est de faire le sommaire des réalisations des universités canadiennes en Chine. Le tout ne fait que renforcer le prestige de l'université tout en étant excellent pour le recrutement, un fait important surtout lorsque l'on sait qu'environ 2000 étudiants de Hong Kong choisissent d'entreprendre leurs études au Canada. ☹

Montréal

HÉLÈNE TURMEL & RÉPONSE-À- TOUT: «PROFESSION: DÉBROUILLARDE»

LOUIS-PHILIPPE MESSIER

Femme d'affaires à tout faire et débrouillarde professionnelle, Hélène Turmel exerce le métier le plus indéfini qui soit. Ainsi baptisa-t-elle du nom de «Réponse-à-tout». L'entreprise qu'elle fonda en 1995. En tête de sa carte d'affaires, en lettres grasses, figure le slogan de sa compagnie: «Pour vous tirer d'embarras».



La femme derrière Réponse-à-tout.

Chasser l'original & diriger des mannequins

On peut aussi bien quérir les services de Réponse-à-tout pour faire traduire un texte du mandarin au swahili que pour demander à ce qu'on visite une grand-mère et qu'on l'amène dîner une fois par semaine au restaurant. Parmi tant d'autres «missions» confiées à Mme Turmel et son équipe: des touristes européens recourent à ses services afin qu'elle organise leur voyage de chasse dans la région de Lanaudière; un organisme la contacta pour qu'elle organise un défilé de mode à la dernière minute; un particulier lui confia un jour la tâche de chercher la version originale d'une traduction française de poème de Samuel Ullman...

Ce qu'elle ne peut faire elle-même, Mme Turmel le délègue à l'un de ses 40 collaborateurs attitrés. Aux grés des besoins et caprices des clients, Réponse-à-tout s'est vu confier une multitude de mandats: «Des gens m'appellent parfois pour trouver des idées de cadeaux sensationnelles, raconte Mme Turmel, parfois pour que nous allions mener à l'urgence un bambin tombé malade à la garderie, parfois pour que nous réparions une poivrière électronique d'un genre inédit.»

Genèse de Réponse-à-tout

La fondatrice de Réponse-à-tout a appris son métier très jeune, alors que sa mère la chargeait de mille et une commissions... Plus tard, mariée et mère de trois enfants, elle a tenu seule (avec sa marmaille sur les bras!) un Bed & Breakfast à Mont-Carmel près de Trois Rivières.

«J'ai aussi été secrétaire de direction sans emploi fixe, à la pige, raconte-t-elle. Je remplaçais les permanentes en vacance, malades ou en congé de maternité. Pendant leur absence, je

m'efforçais de régler les dossiers délicats et d'accomplir les besognes qui leur répugnaient. Je les questionnais à ce sujet, avant leur départ, tandis qu'elles m'expliquaient leurs tâches. Elles revenaient au travail surprises et charmées que je me sois chargée de celles, précisément, qui leur posaient problèmes. Bien sûr, elles recouraient à mes services la fois suivante! J'ai fait du Réponse-à-tout toute ma vie sans le savoir.»

C'est à la suite d'un divorce en 1995, lorsqu'elle se trouva privé d'emploi, que Mme Turmel fonda Réponse-à-tout. Elle devint membre de la Chambre de commerce de Montréal, du Réseau des femmes d'affaires et gagna sa clientèle par réseautage. Mais bientôt excédée par les suites malheureuses de son divorce, elle décida d'aller en sabbatique à l'autre bout du globe, en Australie. Elle aboutit dans la station balnéaire de Coffs Harbour et commença à y faire du «réponse-à-tout» pour le Café des Français et l'Association des étrangers. Ses activités lui rapportèrent suffisamment d'argent pour qu'elle puisse payer l'avion à ses trois enfants, qui purent aller la rejoindre. C'est dire que son boulot rapporte! Mais combien?

« Nous ne négocions les prix qu'une fois la tâche accomplie, explique Madame Turmel. Tout bonnement, nous demandons au client combien, selon lui, vaut le service que Réponse-à-tout lui a rendu. »

«Nous ne négocions les prix qu'une fois la tâche accomplie, explique Mme Turmel. Tout bonnement, nous demandons au client combien, selon lui, vaut le service que Réponse-à-tout lui a rendu. Le client avance un montant. C'est le prix que nous lui chargeons. Nous recevons des salaires généreux, presque toujours. Le plus gros de ma clientèle est constitué de personnes financièrement aisées. Ce sont souvent des gens pressés, débordés. Auparavant, il y avait toujours un parent, un ami, un voisin pour donner un coup de pouce en cas de pépin. Mais l'individualisme qui prévaut de nos jours fait en sorte que beaucoup se trouvent seul avec leurs problèmes pratiques, et désespérés. Réponse-à-tout comble un besoin qui n'existait pas voilà trente ans.»

Si le diagnostic posé par Hélène Turmel est le bon, Réponse-à-tout ne manquera pas de clientèle de si tôt! ☉

philosophie

Idéal-logique

«L'approche est la suivante: il s'agit de prendre chaque sphère sociale(art, culture, science, économie, politique...) et de déconstruire le discours officiel qui masque généralement des rapports de force et tout jeu de pouvoir, pour enfin proposer une solution idéaliste, qui fasse partie d'un projet esthétique.»

-GUILLAUME GINGEMBRE

L'art, entre économie et politique

GUILLAUME GINGEMBRE

L'art est généralement vu comme pure expression de l'esthétique, n'étant soumis qu'à la pureté et la beauté des perfections humaines, et non aux bassesses de la politique et de l'économie. Cependant, si une telle assertion est appropriée pour l'art pur, considéré dans l'absolu, l'art que nous côtoyons est étroitement lié à des considérations d'ordre économique et politique au point qu'il semble nécessaire de repenser le statut de «l'esthétique officielle».

Dans un de ses ouvrages, Norbert Elias a soutenu la thèse extrême mais convaincante selon laquelle les artistes ne peuvent exister par eux-mêmes, et sont construits pour des raisons principalement économiques et politiques. Même les soi-disant génies n'échappent pas à cette règle, comme le prouve le cas qu'il étudie pour soutenir sa thèse: Mozart. L'argument est simple: si les artistes produisent des choses transcendantes, ils n'en sont pas moins soumis aux lois de ce monde, qui les obligent à se nourrir et à se loger. Or, et ceci est particulièrement vrai dans une société aristocratique, l'art rapporte difficilement des revenus décentes. Ainsi, Norbert Elias affirme que le rôle du mécène, l'aristocrate qui décide d'entretenir un artiste, est crucial. Puisque l'artiste dépend de lui, il va pouvoir influencer substantiellement la création de l'artiste par ses goûts. La logique est la suivante: si son protecteur n'aime pas ce qu'il produit, l'artiste risque de perdre son «emploi» et de se retrouver sans ressource. Donc il va créer non pas ce qu'il aime, non pas pour la beauté pure, mais pour plaire à son protecteur.

La logique est la même, de façon plus prononcée, dans les sociétés modernes. La théorie de l'offre et de la demande veut que s'il n'y a pas de demande, l'offre est sans valeur monétaire. L'artiste, s'il veut vivre de son art, devra donc répondre à certaines exigences. Et alors que l'on pouvait s'attendre à un certain désintéressement de la part du mécène aristocrate qui n'avait fondamentalement pas besoin de l'art, les marchands d'art actuels, aussi bien dans la peinture que dans l'édition ou le cinéma, exigent plus de l'artiste dans la mesure où il leur faut répondre à une demande spécifique. Une galerie (ou maison d'édition, etc...) est gérée comme une véritable entreprise. Autrement dit, l'artiste non productif (décalé d'avec les exigences du pouvoir économique) sera écarté du monde artistique, et sa création ne sera pas considérée comme de l'art. L'art, par définition désintéressé et pur, est devenu une réponse relative à une demande économique.

Face à l'aggravation d'un tel phénomène, l'État s'est cru dans l'obligation d'intervenir et c'est pourquoi on a pu assister à une multiplication des «politiques culturelles», destinées à venir en aide aux jeunes artistes, en leur permettant de se lancer tout en s'émancipant des exigences économiques. Si au tout début de ces politiques, l'État ne se contentait que de distribuer des pinceaux et des subventions, il a vite fallu définir des critères d'allocations, et donc à nouveau définir l'art, cette fois en des termes politiques. Ce ne sont non plus des hommes d'affaires qui vont décider de ce qui est Art et a droit de cité, mais des fonctionnaires, et des ministres soumis à un électoral.

Conscients de leur finalité (combattre l'économie), ces fonctionnaires ont décidé de défendre l'avant-garde (l'économie étant considérée conservatrice), mais en définissant cette avant-garde ils ont maîtrisé toute critique fondamentale. Et c'est bien là où se trouve le caractère adémocratique des politiques culturelles: la maîtrise de l'art (et surtout de l'art non traditionnel, non soumis au statu quo) est en effet une des caractéristiques de toute dictature. De plus, en imposant un certain type d'avant-garde au public pendant des années, ces politiques ont conduit à une radicalisation du mouvement minimaliste, et à l'institution du mouvement avant-gardiste en tradition artistique. C'est dire que l'avant-garde a été domptée, et éliminée.

Si le but affiché de telles politiques est de diminuer l'impact de l'économie sur l'art, ceci s'est fait en remplaçant la domination économique par une domination politique. C'est pourquoi il est légitime de se demander quelle place il reste à l'art, écrasé entre les sphères économiques et politiques.

Paradoxalement, la réponse à cette question est de dire que l'art existe réellement là où il ne veut pas exister, c'est dire quand la création se retrouve accidentellement sur le marché. En d'autres termes, l'artiste réel est celui qui ne dépend de personne, qui ne fait pas de l'art son métier, un amateur dont la création n'était pas destinée à être exposée, et qui a accidentellement plu au public. Étrangement, l'art pur ne se destine pas à être art, et n'est qu'un mouvement créatif. Quand cette création irruptrice de l'être est figée dans l'objectivité du monde, définie en termes politico-économiques, et appelé art, la beauté n'est plus. ☉

 société

Vive la liberté et l'autonomie

HUGO DUCHESNE

Après la publication de «Tueur de portable sans mobile apparent» en 1999 aux Éditions Mégacom-ik, Phil Marso, dénonçait sur un ton humoristique les faits et gestes des Français à travers l'utilisation du téléphone portable. Il lance maintenant une journée planétaire sans téléphone mobile.

La communication humaine est en danger sur la planète «Terre» depuis l'apparition du téléphone portable. Pour la journée du 6 février 2001, Phil Marso aimerait organiser une résistance afin de chasser cet «envahisseur à antenne courte sonnante à tue-tête par des bip! bip! intempestifs dans les lieux publics». L'ennemi premier de Phil Marso porte un nom: c'est le Mobilou.

Cet appareil a déjà son langage propre. Il a assimilé les expressions les plus banales du type: «Chérie, je suis à la boulangerie, il n'y a plus de croissants. Veux-tu que je prenne des chocolatinas à la place?», ou encore, «Bonjour chérie, je suis dans la voiture à deux minutes de la maison, à bientôt!»

En France, ils sont 30 millions à utiliser le Mobilou. La question que se pose Phil Marso est très claire: doit-on pour autant accepter l'insupportable? Le téléphone fixe est en voie de disparition. Les résistants doivent agir s'ils veulent reconquérir l'espace de la communication déjà occulté par

teurs sont devenus les esclaves du Mobilou. La journée du 6 février sert à remédier à la situation tout en étant, pour une fois dans l'année, 100% libre. Les accros pourront bénéficier de trois tranches horaires pour débrancher leur téléphone mobile: ils survivront. Le civisme, tient à préciser Phil Marso, ne sera pas facturé.

C'est un préavis de grève pour la journée planétaire sans téléphone portable. Cette journée comporte quelques revendications. Phil Marso exige l'ouverture d'autoroute afin de ne plus connaître les embouteillages du réseau aux grandes heures d'écoute. Il exige aussi la protection des téléphones filaires qui sont menacés par le portable. Cela passe par un repeuplement des cabines téléphoniques dans les villes et les zones rurales, mais aussi par une demande immédiate d'équiper les téléphones portables de «vibreurs» pour ainsi mettre un terme à la pollution sonore. Cette journée planétaire se fait le porte-parole d'une campagne de prévention sur les risques de santé qu'encourent les accros du Mobilou.

Phil Marso invite la population à faire comme lui. «N'essayez pas de me joindre le mardi 6 février 2001 sous le prétexte d'une urgence forfaitaire sur un quelconque tarif. J'ai déjà trop donné! Cher opérateur, si vous subissez une petite déprime passagère en ce 6 février 2001, sachez que j'ai déjà contracté ce malaise à chaque fois que je reçois votre facture. En plus, chez moi, ce mal est devenu chronique. Bip! bip! ce mal!»

La grève planétaire anti-téléphone mobile va au-delà d'un gag de départ. Phil Marso est attentif au phénomène du Mobilou qui change le comportement humain dans notre société. Mais l'intérêt de cette grève consiste à susciter, chez les utilisateurs, des réflexions de tout ordre, notamment sur le phénomène de dépendance que le Mobilou crée. À ce dernier s'ajoute l'harcèlement téléphonique incessant, opéré par les dirigeants de compagnie, pour ne mentionner que ce type d'harcèlement, puisque les usagers en souffrent, mais les non-usagers en souffrent tout autant. Les trains, les salles de classe, les restaurants sont remplis de ce bruitage répétitif qui dérange leurs clients. Les utilisateurs du portable devraient avoir des cabines assignées où ils pourraient parler sans importuner le reste de la planète.

Le véritable enjeu social est là: il consiste à mieux communiquer avec les autres. Est-ce que cet outil qu'est le téléphone mobile permet de mieux communiquer avec autrui? Quel est le rôle qu'il faut

BARTIK KOMOROWSKI




François préfère le système de communication personnel «Patate Frite» de McDonalds

concéder à la technologie et à ses innovations pour aider les utilisateurs dans cette quête, dans cette aventure humaine qu'ils traversent avec leur téléphone portable.

Le téléphone fixe et son développement a déjà constitué un immense progrès dans l'humanité. Il permettait de réduire la distance de deux êtres éloignés physiquement en communiquant. La distance n'était pas résolue, puisque c'était une distance sonore qui substituait les contacts physiques. Le téléphone sans fil, rendu possible grâce à la technologie, offre la possibilité de communiquer de peu importe où l'on est. Mais cette innovation permet-elle de mieux communiquer avec les autres? En regardant réellement la portée de cette innovation, on s'aperçoit que le téléphone portable n'a pas résolu le problème fondamental de la communication avec les autres, à savoir le rapport à l'autre. Pas plus qu'un téléphone fixe, téléphoner «d'où l'on veut quand on veut» n'a pas résolu la distance physique avec l'autre. Surtout qu'il arrive des situations paradoxales. Pensant parler à quelqu'un de loin, rejoint grâce au sans fil, on se rend compte que cette personne se trouve qu'à quelques mètres de nous.

Les gens qui téléphonent dans la rue

parlent fort, très fort. Du moins, ils ne cherchent en aucun temps à rendre leur discussion intime. C'est comme si le fait d'avoir un interlocuteur libérait les individus de toutes réserves vis-à-vis des autres personnes autour. La voix du portable ressemble de plus en plus à une voix d'indifférence généralisée, qui n'est pas sans bien représenter l'ambiance qui règne actuellement entre les êtres. Tandis que téléphoner est synonyme de vouloir communiquer, on dirait que le portable et cette voix d'indifférence ne servent plus qu'à donner l'illusion d'une communication avec un interlocuteur à l'autre bout du sans fil.

Le réseau relationnel s'est véritablement accru de sorte que les usagers ne peuvent plus s'en passer. Phil Marso espère qu'ils pourront éviter son utilisation sur une période de vingt-quatre heures. Les usagers croient qu'ils seraient fous de se passer d'un tel outil. Selon eux, le «phénomène portable» n'est pas condamnable, pas plus que le mensonge volontaire des opérateurs. Même si le Mobilou est synonyme de liberté et d'autonomie, il serait temps, selon Phil Marso, de vérifier si cette liberté et cette autonomie persistent en ce jour «anti-portable». Après, ça ira au 6 février 2002! 



...tsé, mon chum là...

le spectre sonore du téléphone portable. Selon Marso, le 6 février 2001 sera une date symbolique et portera le nom de la Saint-Gaston, en mémoire de l'affreuse comptine humoristique.

Le but, lors de cette journée, est d'être injoignable. Le portable, soit le nouvel animal de compagnie, ne pourra plus brailler dans les lieux publics. Le téléphone mobile n'a pas de fil, mais permettons-nous une observation qui baigne dans l'évidence; les usagers, et ils se reconnaissent, sont attachés à un petit boîtier comme une laisse à dresser l'oreille au moindre bip! Les utilis-



fine cuisine

Trois gastronomes montréalais

ANNE-MARIE ROLLIN

Chez L'Épicier – Chef: Laurent Godbout

Laurent Godbout a touché à tout en termes de restauration: hôtels, bistros, compétition de cuisine, stages en Europe, clubs de golf, banquets, cuisine asiatique et j'en passe. L'été dernier, une des ses plus grandes ambitions s'est réalisé: il a ouvert son propre restaurant. L'épicier exploite un concept tout neuf: restaurant, épicerie et bar à vin. On y retrouve des produits rares tels que de l'huile de homard de l'Île-du-Prince-Édouard, des farines de Californie, des huiles de toutes sortes de noix, des guimauves des États-Unis, des sirops d'érable aromatisés. La cuisine de Laurent est, selon les dires des habitués, «très savoureuse».




À l'entendre parler lui et son associé-complice on sent que l'ambition est dans l'air. Depuis l'ouverture de l'épicier en juillet dernier, tout se déroule bien. Ils prévoient même ouvrir un bar au sous-sol, développer une gamme de produits au nom de L'Épicier. Bonne chance!

Etre un chef?: «Un chef doit être attentif aux nouvelles tendances. Il doit également faire preuve de leadership, être précis dans sa cuisine. Tout est question de constance.»

Anecdote: «Au secondaire, dans un cours d'éducation choix de carrière, il ne me restait plus que cinq minutes pour choisir le métier que j'allais faire dans la vie. J'hésitais en la cuisine et la construction. J'ai tiré à pile ou face. Le hasard a choisi la cuisine. C'est comme cela que je me suis lancé là-dedans.»

Citation à se mettre sous la dent: «En quatre jours, on a fait les quinze meilleurs restaurants de New-York mon associé et moi pour se tenir au courant des nouvelles tendances.»

Dans le cadre de Montréal en lumière: En plus du menu spécial, Laurent Deschambault participera le 14 février à une conférence à l'UdeM intitulée Y a-t-il une gastronomie québécoise? 

La deuxième édition du Festival Montréal en lumière débute ce jeudi et se poursuivra jusqu'au 25 février. Un des trois volets principaux de cet événement multidisciplinaire a été publicisé sous le nom des «Arts de la table SAQ». Dégustations, ateliers et conférences sont à l'honneur. Plusieurs chefs invités étrangers viennent faire montre de leur talent. D'autre part, tous les établissements montréalais participants doivent élaborer un menu spécial pour l'occasion.

Dans le cadre du Festival Montréal en lumière, Le Débit a rencontré pour vous trois chefs cuisiniers des «Bonnes tables de Montréal» qui participent aux festivités. Nous vous présentons donc ici ces trois personnalités différentes qui façonnent à leur manière le paysage culinaire de la métropole. Mot d'ordre qu'ils partagent tous: il ne faut pas hésiter à essayer de nouvelles choses!


Le Persil Fou – Chef: Philippe Deschambault

Sortit depuis peu de l'Institut d'hôtellerie du Québec, Philippe Deschambault a une vision très pratique du métier. L'établissement pour lequel il travaille actuellement a deux volets principaux: classiques et créations. Le Persil Fou est situé juste en face du Rideau Vert et offre une des cartes de vin les moins chères du grand Montréal.



Etre un chef?: «Je ne me considère pas vraiment un chef. On est trois à travailler dans la cuisine. Tout le monde travaille ensemble. Il faut veiller à ce qu'il ne manque de rien, que les employés puissent avoir leurs. C'est surtout de la gestion».

Anecdote: L'Institut m'a appelé pour suivre le cours le vendredi et les cours commençaient le lundi. Je ne pouvais même pas prendre le temps d'y réfléchir. C'était un oui ou un non, sinon ils appelaient quelqu'un d'autre.

Dans le cadre de Montréal en lumière: Un menu spécial a été composé par le chef. 

Restaurant Les Remparts – Chef: Janick Bouchard

Janick Bouchard est le chef du Restaurant Les Remparts, situé sur de la Commune dans le Vieux-Port, depuis quatre ans. Il change le menu environ cinq fois par année, question de suivre les saisons. «À chaque fois que je fais un menu, je veux toujours faire mieux que celui d'avant. C'est donc de plus en plus compliqué. En quatre ans, j'ai épuisé toutes mes idées. Chaque plat que je compose doit être écoeuvrant, me permettre d'entrer dans mes prix et pouvoir se cuisiner relativement vite dans la cuisine.»

Dans un établissement comme Les Remparts, où un plat principal se vend entre 29 et 36 dollars, il ne faut pas lésiner sur la qualité. Fraîcheur est le mot d'ordre. Il n'y a aucun produit congelé, exception faite des glaces que le chef concocte lui-même, le poisson entre tous les jours...

M. Bouchard a majoritairement travaillé dans des restaurants de cuisine française, dont certains en France. Sa carte se compose, il va de soi, principalement de fine cuisine française. Par contre, il avoue ne pas trop trop aimer la cuisine classique. «Je ne mélange pas trop les choses. Moi, la fusion, je ne m'embarque pas trop là-dedans. Je ne veux pas m'extrapoler dans des endroits où je peux me perdre.» Il prépare donc des «trucs de base légèrement évolués, qui ressortent un peu.»

Les produits québécois sont à l'honneur aux Remparts: sanglier, foie gras, caviar, agneau, cerf, canard, champignons des bois. Selon les dires du chef, 80 p. cent du menu est constitué de produit du terroir.


La particularité de la cuisine de Janick Bouchard, c'est la recherche d'un «petit goût sucré». En tête de liste parmi ces plats gourmets vient la «noix de cerf à la gelée de groseilles et baie de genièvre, champignons des bois et salsifis brai-

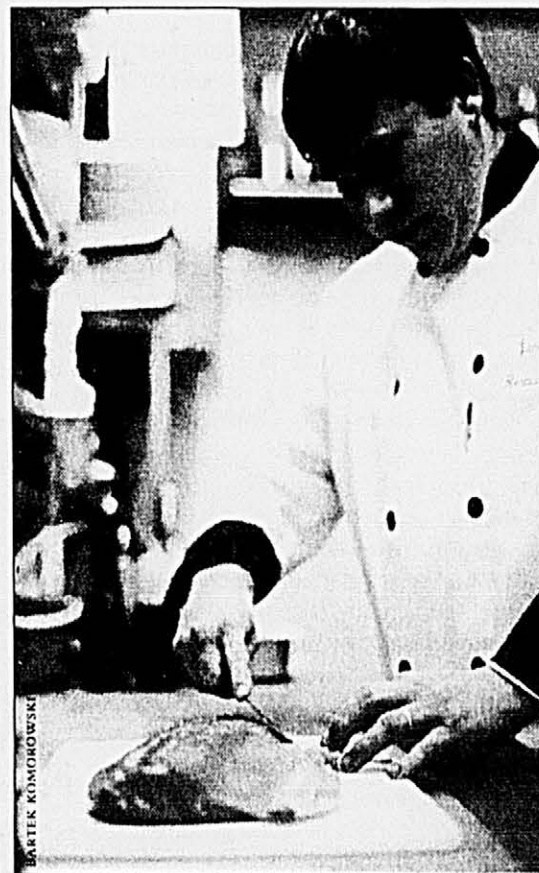
sés au jus» auquel nous avons eu l'opportunité de goûter. C'est sans compter l'utilisation judicieuse de produits aussi relevés que le lait de coco, la menthe, le gingembre, la coriande et les poires fumées.

Etre un chef?: «Etre un chef, c'est une passion. J'aime vraiment ce que je fais. Je suis rendu à un stade où je veux créer des choses. Je passe beaucoup de temps à penser, à chercher de nouvelles idées dans des livres ou sur Internet.»

Anecdote: «Je faisais un jambon persillé. Il faut que ça cuise 5 ou 6 heures. Je suis parti chez moi, je l'avais oublié. Quand je suis revenu le lendemain, le chef m'a montré la casserole. Il l'avait gardé intacte.»

Citation à se mettre sous la dent: «On fait des beaux menus pour impressionner la galerie. Mais dans le fond, ce que les gens veulent, c'est du boeuf et de la salade». J'ai beaucoup de clientèle américaine. Les Québécois, eux, ils se laissent aller dans plein d'affaires.

Dans le cadre de Montréal en lumière: En plus du menu spécial, certaines soirées de dégustation de vin seront organisées aux Remparts. Certains experts sommeliers seront présents. 



2 premières parties pour Everclear et son public



Spectacle Everclear

ANNE-MARIE ROLLIN

Everclear a donné un spectacle vendredi soir dernier, devant un Métropolis à tout le moins bien préparé. Sachant que la salle allait être remplie de jeunes adolescents, de cégépiens et d'universitaires, le «band» pouvait bien se payer deux premières parties.

Bien que le spectacle ait commencé à 20 heures tel que prévu, ce n'est pas avant 22 heures que Everclear a foulé les planches du Métropolis. À en croire la réaction de la foule, je n'ai pas peur de dire que les jeunes sont des éponges à publicité, prêts à gober tout ce qui leur passe sous la dent, sans

trop de discernement.

Je ne mangerai pas mes mots: la première première partie était merdique. Ils s'appelaient Volcanic, étaient quatre Blancs et deux Noires (le sexisme racial existerait-il?), donnaient une prestation quasi théâtrale, à la manière d'Ozzy et de ses amis, variaient le plus fort possible sur leurs instruments et criaient dans leurs micros. «Amorphe» est l'adjectif le plus adéquat pour décrire la réaction du public. Nous sommes des éponges, chers confrères, soyons-en conscients!

Une brève réflexion s'impose ici. Qu'est-ce que le sens critique? Une chose est sûre, en faire preuve implique plus que de se tourner vers son voisin pour lui signifier que «ce n'est pas fort, fort!». On pourrait, par exemple, le faire savoir aux principaux intéressés (de manière contrôlée tout de même). Et il y a beaucoup de

principaux intéressés. Avec un peu de recherche, on découvre que Volcanic a signé son contrat de disque avec Art Alexakis, étiquette créée par Alexakis lui-même, le chanteur d'Everclear. Il est donc ici question de publicité gratuite. Fin de la parenthèse.

La deuxième première partie aurait amplement suffi. La formation Nickelback (elle aussi produit sous l'étiquette Art Alexakis) a en effet réchauffé la foule plus qu'il ne le fallait. Les quatre gars ont tout donné et ils ont été récompensés. Je retiens particulièrement un solo de bass enflammé.

Autre controverse concernant les spectacles de Everclear: le «band» ne compte que trois membres, mais ils sont six musiciens à participer à la tournée. Comme tout éponge qui se respecte, on est en droit de se demander qui ils sont? Qu'ont-ils fait? Où peut-on se procurer leurs disques?

Réjouissons-nous malgré tout! Le public éponge a apprécié toute cette mascarade faite à la mesure de leur degré d'absorption. Il mangeait dans la main du rebelle Alexakis maintes fois comparé à Kurt Cobain, qui portait une camisole bleu et

« Réjouissons-nous malgré tout! Le public éponge a apprécié toute cette mascarade faite sur mesure. Il mangeait dans la main du rebelle Alexakis maintes fois comparé à Kurt Cobain »

rouge laissant paraître ses bras tatoués. Les pièces acoustiques ont été appréciées et avec raison cette fois-ci, car elles démontraient que Everclear est capable de faire évoluer ses chansons. L'interprétation de «Wonderful» a été particulièrement convaincante.

Impossible de ne pas mentionner les rappels. Ils ont été au nombre de trois. Nombre qui, je peux vous l'assurer pour avoir observé les éclairagistes, été prévu depuis des lustres. Le troisième n'était pas nécessaire, le public ne l'avait pas demandé. ☉



Everclear profite de son public naïf.



Spectacle 54-40

Une main de fer dans un gant de velours

ANNE-MARIE ROLLIN

Mardi dernier, le Cabaret s'est fait une beauté afin d'accueillir en grande pompe le groupe rock 54-40 et ses invités. Une banderole aux couleurs de CHOM tapissait les murs, encerclant le public discrètement, mais sûrement.

Pour la première partie, s'est amené sur scène un groupe de Vancouver des plus banals du nom de Paloma. Une chanteuse et trois poteaux. Pour tout dire, ce semblait être le spectacle d'une fille à voix accompagnée de musiciens. Ils n'avaient pas de but commun; jamais ils ne se sont adressés la parole ni même regardés. On en retient surtout les rythmiques trip-hop copiées on ne sait d'où, les textes vides de sens et surtout la gestuelle minimaliste de la chanteuse. Elle ne faisait que mouvoir ses doigts libérés de l'emprise du micro, parfois sa main en entier et, fait cocasse, elle s'adonnait de manière récurrente à un exercice de flexion-tension des genoux digne de Karaté Kid (vous savez, quand monsieur Miyagi apprend à Daniel-san certaines techniques d'arts martiaux en lui faisant répéter le même mouvement pendant des journées entières).

C'est donc dans un Cabaret détendu que les membres de 54-40, de Vancouver également (quelle coïncidence!), ont fait leur entrée. Malgré des débuts modestes, la musique rock et parfois punk du groupe a fini par conquérir même les plus sceptiques. Dans la masse musicale, on reconnaissait sans difficulté des tubes radiophoniques. Avec huit albums à son actif, vingt

ans d'expérience derrière lui et un son plutôt accessible, 54-40 fait partie des meubles de CHOM. Environ cinq titres se sont démarqués des autres, parce que même le plus inculte des spectateurs les «a déjà entendus». Le grand malheur de la prestation, c'est que ces pièces au statut privilégié ont été interprétées de façon beaucoup trop similaire (mis à part le célèbre «I Go Blind» initialement composé et interprété par 54-40 et repris récemment par Hootie & The Blowfish que Neil Osborne, le leader du groupe, nous a fait chanter à tue-tête). 54-40 aura toutefois réussi à se détacher de sa

« Malgré des débuts modestes, la musique rock et parfois punk de 54-40 a fini par conquérir le public, même les plus sceptiques. Parmi la masse, on reconnaissait sans difficulté des tubes radiophoniques. »

sonarité-radio avec ses quelques pièces plus punk. Tous auront compris pourquoi 54-40 dure malgré les années: ils en ont dedans!

La chanteuse de Paloma est revenue à deux reprises sur scène pour accompagner 54-40 pendant quelques morceaux. Elle semblait définitivement plus à l'aise dans ce rôle de choriste (sans blague, elle est très forte pour chanter des onomatopées). La compétition technique entre elle, à la voix, et Phil Comparelli, à la trompette (deuxième guitariste du groupe), a été sans contredit un des moments forts de la soirée.

À la sortie, on est convaincu que le rock a encore de belles années devant lui. Du moins, si CHOM arrête de tapisser tous les espaces réservés au genre.

À suivre... ☉



54-40 loin des contraintes de CHOM.



Danse

DOMINIC CÔTÉ

Dialogue avec substance

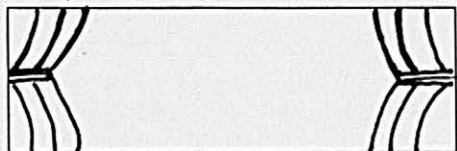
Qu'est-ce que la danse? Si l'on peut tenter de verbaliser ce qu'elle transmet en utilisant un langage métaphorique, tenter d'intellectualiser ses significations cachées afin de jeter un rayon de lumière sur le sens de son langage physique ou tenter de transmettre une image d'un moment éphémère, empreinte de beauté et d'émotions, afin que d'autres aient le goût de s'y intéresser, il reste au fond une question à la fois simple et complexe devant inéluctablement refaire surface. Qu'est-ce que la danse?

C'est à cette question que répondent huit danseurs, chorégraphes et penseurs dans la chorégraphie de David Kilburn intitulée *Substance*. Puisqu'ils sont eux-mêmes des artistes ayant une relation intime avec la danse, il semble naturel de les écouter. Alors profitons de l'occasion pour vous communiquer certaines de leurs réflexions. Bien loin la prétention d'apporter un verdict absolu, leurs réponses sont ouvertes et invitent au dialogue.

«La scène est l'instrument d'une libre contemplation de l'autre. Avant même le premier geste, quelques questions se posent.» Ainsi, assister à un spectacle de danse, c'est d'abord apprécier le mouvement des corps animés dans l'espace. Surgit alors du mouvement une énergie qui se communique, frappant nos sens et éveillant notre intellect. Puisque cette communication est non verbale, elle invite à la libre interprétation. «People looking at the dance are creating their own systems, their own dance.» Il faut bien admettre que chacun regarde le monde de sa propre manière, selon sa propre grille d'interprétation définie par ses goûts, ses expériences et sa capacité d'observation. Ce que je vois dans

un spectacle de danse ne sera pas nécessairement ce que vous y voyez!

«Il ne faut pas expliquer ce que la danse est, il ne faut pas tuer le spectacle... nous sommes dans une société avide de sens, mais nommer c'est tuer.» Comment alors décrire ce spectacle que vous n'avez pas encore vu et que vous ne verrez probablement pas de la même manière?



S'il ne faut pas expliquer le spectacle, alors comment en parler?

Alors, il faut bien l'expliquer dans une certaine mesure. Même s'il ne faut peut-être pas toujours intellectualiser, il ne faut pas non plus souffrir de mollesse intellectuelle. Oui, nous sommes avides de sens, avides de comprendre et c'est très bien ainsi. Particulièrement étant les bêtes universitaires que nous sommes, domptés à penser, à aiguïser notre esprit critique, à intellectualiser et à atteindre nos propres conclusions. Tout en expliquant la danse sûrement par-

tagerons-nous un certain nombre d'impressions, d'images et d'émotion trouvant une résonance commune, des ébauches critiques ouvrant certaines pistes de réflexion et permettant une plus grande appréciation du spectacle. «Les humains pensent d'abord, ensuite voient ce qu'ils pensent.» Si bien que la critique que vous lirez avant de voir n'importe quel spectacle influence la façon dont vous le verrez. Espérons, par contre, qu'en y assistant, chacun puisse trouver ses propres interprétations, son propre sens, sa propre indépendance d'esprit.

Par ailleurs, la danse, c'est aussi une forme d'expression nous permettant «d'aiguïser notre regard sur la réalité». La danse «addresses us in our globality. It is a way to witness existence. A way to perceive existence». La danse doit donc pouvoir communiquer des émotions actuelles et réelles. C'est une façon de se montrer et de montrer le monde qui nous entoure, un «prétexte pour étaler, regarder le fait de la vie qui est assez riche pour pouvoir se développer en n'importe quelle forme». Mais la danse, c'est aussi proposer la réplique d'une émotion réelle; construire «l'illusion de la vérité sur scène», bien que l'on «puisse toujours prétendre qu'on ne prétend pas à la vérité».

La danse ne pourra partager une émotion réelle que si elle touche à certaines parcelles universelles dans notre individualité. «Si c'est vrai, le public va suivre», «je reflète une réalité individuelle... qui se rallie à une réalité autre... permettant de se syntôniser avec une réalité autre dans une correspondance parfaite... de se lier aux autres».

Bref, le spectacle *Substance* nous permet de se faire une meilleure idée de ce qu'est la danse. Le montage sonore est très riche en substance, le spectacle étant plutôt un exercice de style reléguant la danse au second plan. Toutes ces paroles sont dites, alors qu'avec simplicité et lenteur un homme occupe l'espace scénique obscur. Absence d'agitation. Absence de mouvements. Il ne s'agit pas d'un spectacle de danse; mais plutôt d'anti-danse. Le but est de provoquer un questionnement et de forcer l'auditoire à s'intéresser au propos recueilli sur bande sonore pendant que l'interprète cabotine. Par ailleurs, admettons que généralement on retrouve aussi une très grande substance dans la danse contemporaine. Une substance pure, très subtile, mais que cet échange sur la danse nous permettra sans doute de mieux apprécier. ☺

Flou artistique

DOMINIC CÔTÉ

Tom Plischke exécutait en solo, à l'espace Tangente, sa chorégraphie *Fleur*. Le spectacle présenté par ce danseur allemand est hétéroclite, incluant à la fois éléments théâtraux, gestuelle personnelle et soignée ainsi que mouvements aux contours troubles.

Tout d'abord, les gestes qu'il exécute ne semblent pas s'ordonner ensemble ni s'agencer selon des liens étroits. Cependant, à mesure que la pièce avance, la superposition des éléments doublée par une structure cyclique établie une certaine cohésion. Il reste que la chorégraphie nous laisse dans une zone de clairs obscurs, un univers de pénombre à l'image de la nature humaine qu'elle présente. Plischke explore l'affirmation du refus, le rapport ténu entre volonté et dérèglement du corps qu'il contraste avec la limpidité d'un mouvement harmonieux et recherché. L'éclairage subtil appui le propos, la scène étant souvent faiblement éclairée latéralement, laissant à plusieurs reprises le danseur dans l'ombre. D'autres fois, la danse se déroule dans le noir, nous forçant à deviner ses mouvements.

À un certain moment, le danseur sort une fleur de sous son veston et la remet à une spectatrice. Il lui donne aussi une lampe de poche qui servira à l'éclairer. L'éclairage s'éteint. Le danseur se dévêt. Il se met ensuite à hâcher de la tête et à se mouvoir de plus en plus rapidement. Sa danse aux mouvements répétitifs et désordonnés prend un rythme fou. Les mouvements se confondent ainsi dans un flou visuel; créant une image fantomatique, une danse macabre rythmée. C'est l'un des tableaux les plus forts de la pièce.

À d'autres moments, sa gestuelle est à la fois coulante, douce et limpide. Le calme revient avec



Une danse originale, travaillée, saisissante

une musique où se superpose violon et gouttes de pluie. Mais elle reprendra graduellement une forme plus rapide et floue. La pièce évolue dans un continu décrochage aux idéaux de beautés de danse moderne. Ainsi, très ironique, l'interprète sera grimaçant ou mimera la danse d'un pantin. Sur fond de musique, des paroles répétitives et changeantes, en anglais et en français, ajoute au propos, mais confondent à la fois l'entendement. «C'est un délice glissant entre mes lèvres prêt de la glace... quoiqu'il en soit il se passe quelque chose.» Le propos ne peut insuffler un sens que lorsqu'il est entendu en conjonction avec la danse. ☺

SI VOTRE *cote*
EST BONNE, NOUS
AVONS LA *bourse*
QU'IL VOUS FAUT



Les bourses d'excellence de l'INRS

*Vous faites partie des valeurs sûres dans votre discipline?
Vous prévoyez obtenir ou avez obtenu une bourse d'un
organisme subventionnaire reconnu?*

**Vous pourriez être admissible à une bourse
d'excellence de l'INRS pouvant
atteindre 7 000 \$ par an!**

Ces bourses d'excellence sont offertes aux étudiants qui
s'inscrivent à l'un des programmes de l'INRS.

**Passez à l'action! Informez-vous ou faites
votre demande dès maintenant:
www.inrs.quebec.ca**



Université du Québec
Institut national de la recherche scientifique

La science en ACTION pour un monde en ÉVOLUTION

Informations	Téléphone: (418) 654-2500	www.inrs.quebec.ca
	Sans frais: 1 877 326-5762	

Nouvelle chronique hebdomadaire vous informant exhaustivement sur la vie artistique et culturelle du tout Montréal.

Les causeries du mardi

NICOLAS BOURDON ET JEAN-PHILIPPE CHARTRÉ

La scène se déroule au dernier étage du célèbre «bookstore» de notre université. La conversation a lieu sur des divans bleus. C'est l'après-midi, tout est calme autour ; des étudiants lisent dans les coins.

Bourdon - Ah, cher ami ! Parlons-en de ce film de Falardeau sur les Patriotes, car je l'ai vu hier soir et mon cœur en est encore troublé. Vraiment, oui vraiment, je vibrais, j'en ai encore des pleurs séchés sur les joues.

Chartré - Bon, bon, Nicolas ne t'excite pas trop ! Qu'y avait-il donc dans ce film de si beau et de si grand qui t'a convaincu d'y ouvrir ta sensibilité ! Car j'ai moi-même vu le film et je suis presque tombé de mon siège, étouffé par sa lenteur atroce et son pessimisme trop accablant.

Bourdon - Oui, je l'admets...c'était dur et lourd à porter, mais j'apprécie les huis clos émouvants de Falardeau.

Dans son Octobre, il avait la même maîtrise des ressources de ce genre.

Chartré - Oui, c'est vrai, les deux protagonistes du film (Luc Picard et le comédien qui jouait Higdelan) interprétaient leurs rôles avec brio et surtout, Julien Poulin, qui a racheté par son jeu solide de prêtre du bas clergé les vulgaires niaiseries du film Elvis Graton I, Miracle à Memphis.

Bourdon - Oui, oui, mais ne nous écar-

tons pas trop du sujet. Revenons au film...

J'ai noté la présence de la religion tout au long du film ce qui conférait à celui-ci un éclat presque mystique. J'ai aussi apprécié que Falardeau évite les pièges du manichéisme (bons Français, mauvais Anglais) en présentant aux spectateurs un soldat anglais sensible et compréhensif tandis que chez les Patriotes, Falardeau nous dévoile des faibles et des traîtres autant que des hommes fiers.

Chartré - Mais...que pensez de ce soldat anglais qui s'excuse devant le silence hargneux du chevalier de Lorimier ? Et encore, que pensez de ce prisonnier patriote qui insulte en français ce même soldat anglais alors que celui-ci ne comprend rien ? Cela faisait «petite revanche en tapinois» !

Bourdon - Moi, j'ai ri de bon cœur de cette moquerie. Cependant, j'ai été surpris par l'abondance de jurons dans la bouche des Patriotes : on dit (mais est-ce vrai) que les Canadiens-Français d'autrefois juraient peu à cause de leur grande piété.

Chartré - N'as-tu pas trouvé que la dernière scène de pendaïon manquait d'éclat,



Les derniers moments entre DeLorimier et sa femme.

de déchirement tragique ?

Bourdon - Non. Ce n'était pas du James Cameron sur fond musical «style Titanic», ce n'était pas quelque chose de trop gros, mais c'était simple et poignant. Rappelons-nous aussi les magnifiques clairs-obscur du film...oui...cet étrange mélange de lumière et d'ombres.

Chartré - On ne m'enlèvera pas de l'esprit que le film concluait sur une note

miséreuse, sur une mauvaise rancœur, sur un manque d'énergie.

Bourdon - Ces hommes étaient des êtres humains, pas des «muscle-cow-boys» sortis des gymnases de Santa-Monica.

Chartré - Oui, c'est vrai, ils n'étaient pas des surhommes invraisemblables et creux. Tu sais au fond...j'ai aimé ce film, il témoigne de la «douleur de nos dépossessions» comme le dit bien le vers de Miron. ☉



Cinéma

Images

d'une déesse

FRANÇOIS BONNEAU

Spike Lee le crie sur tous les toits : «Il faut être un Noir pour posséder la sensibilité requise pour faire un film sur les Noirs». De la même manière, être réalisatrice est encore quelque chose de rare à ce jour, car le métier est outrageusement dominé par les hommes. Cependant, Clara Law, qui avec *the Goddess of 1967* signe son septième film, s'impose de plus en plus comme étant une des figures de proue de cette minorité.



Dans le magnifique *The Piano*, Jane Campion exprimait par l'image d'une Nouvelle-Zélande sauvage et à peine colonisée, les tourments amoureux d'Ada, une femme muette obligée de marier un homme qu'elle n'a jamais vu. Peu de fois au cinéma avait-on vu une histoire exclusivement consacrée aux sentiments féminins. Dans *The Goddess of 1967*, Clara Law tente quelque chose de similaire, soit d'exprimer la profondeur des sentiments d'une jeune

femme sans jamais tout décrire, en utilisant des silences, en créant un mystère, en laissant parler les images et en nous donnant des informations au compte-gouttes.

Un jeune Japonais (Rikyia Kurokawa) crack de l'informatique cherche la voiture de ses rêves, une Citroën DS 1967. Il se rend ainsi jusqu'en Australie, où il fait la rencontre de la propriétaire intérimaire, une jeune aveugle (excellente Rose Byrne). Celle-ci l'amène dans un périple à travers le «Outback» australien, où à travers les rencontres effectuées en cours de route et ses propres réminiscences, elle entretient les souvenirs d'un passé douloureux.

Durant le trajet de ce «road-movie» nos deux jeunes



héros filant avec leur DS dans l'éden australien doivent apprendre à se connaître pour jouir d'une rédemption tant recherchée. *The Goddess of 1967* se situe donc à des années lumières des «roads-movie» violents et engagés qui foisonnent tant dans le répertoire cinématographique.



Cinéma

ET L'ESPRIT DE LA FEMME SOUFFLAIT SUR LA CRÉATION...

CÉDRIC LAVAL

Il y a plus de six ans sortait sur les écrans *Little Odessa*, le premier film de James Gray, un réalisateur américain de 24 ans. Verdict personnel: le meilleur film de l'année, un sommet dans le paysage du cinéma américain indépendant. C'est dire que j'attendais avec impatience *The Yards*, le deuxième film du réalisateur, le cœur empli d'une euphorie matinée de crainte, cette crainte que l'on a d'être déçu après avoir trop espéré. Second verdict: James Gray signe encore un chef-d'œuvre et s'aligne comme l'un des meilleurs cinéastes américains de son temps.

L'énigme que va tenter de résoudre cette critique est la suivante: pourquoi tant de larmes ont-elles coulé sur mes joues pendant la projection du film, pourquoi cette émotion exacerbée qui ne m'a plus quitté pendant des heures et continue à me hanter par bouffées fugitives? Éliminant avec pudeur les explications trop simplistes d'une hypersensibilité chronique et celles d'une psychanalyse de bazar qui me verrait plonger dans les méandres de mon inconscient, je vais essayer d'apporter quelque lumière sur ce miracle d'émotion que constitue pour moi *The Yards*. Car de miracle on peut parler si l'on s'en tient au simple synopsis d'un film qui ne cache pas ses affinités avec les films de gangsters des années 1970, à la façon *Le Parrain*, d'ailleurs gorgés d'hémoglobine et de testosté-

rone que de soupirs et de larmes. A sa sortie de prison, Leo Handler (l'exceptionnel Mark Wahlberg, dont le visage et les yeux expriment avec une intensité poignante le désarroi d'un individu qui se découvre étranger au monde) est accueilli par tous les siens, sa mère au cœur fragile, sa cousine Erica (l'étonnante Charlize Theron) qui fréquente un ami de Leo, Willie (Joaquin Phoenix), jeune homme peu scrupuleux dans son désir de gravir les échelons du pouvoir, sa tante Kitty (Faye Dunaway) dont le second mari est à la tête d'une compagnie aux pratiques mafieuses. L'oncle Franck (James Caan) accepte de laisser Leo travailler comme homme de main aux côtés de Willie, lors de certaines opérations plutôt louches. Plus désorienté que complice, Leo est impliqué malgré lui dans une




Inquiète-toi pas, tu n'auras pas de troubles.

tentative de sabotage qui tourne mal, et devient la proie de la police en même temps que celle de ses propres amis qui voient en lui un témoin gênant...

Première tentative d'explication: *The Yards* n'est pas un film de gangsters, mais une tragédie. Le destin implacable qui s'acharne sur le personnage principal en dépit de ses efforts dérisoires pour s'en sortir, la musique frémissante qui accompagne sans emphase le déroulement de l'histoire, les relations familiales qui génèrent la tension (l'amour aux connotations incestueuses que voue Leo à sa cousine Erica, la relation mère-fils exacerbée par la solitude de l'une et de l'autre, le rapport fraternel entre Leo et Willie qui dégénère en rivalité quasi mortelle...) appellent cette référence à la tragédie, mais une tragédie moderne dont les icônes patinées par le temps auraient perdu de leur prestige mythique. Plus éloignés, sans doute, de la grandeur à laquelle puisait encore la trilogie du Parrain, mais plus proches des hommes dans leur congénitale faiblesse, plus aptes donc à nous émouvoir. Sous le vernis de la métropole new-yorkaise, il faut voir le grand théâtre du monde; sous la contingence des rapports conflictuels propres à une famille de fiction, il faut entendre la voix universelle de la Famille à laquelle nous sommes tous sensibles, quoique de façon bien différente.

Deuxième explication possible: ce film d'hommes est tourné avec une sensibilité de femme, et suscite la pitié davantage que la crainte. La violence est filmée le plus souvent en plan large, les effusions de sang qu'appellerait l'action n'apparaissent pas à l'image, la souffrance se fait plus psychologique que physique. La figure tutélaire du père est remplacée par la présence de la mère: Leo et Erica n'ont plus de père et le seul personnage qui pourrait occuper ce rôle (l'oncle Franck) est une baudruche triste qui n'a plus de pouvoir autre que la compromission. Ce sont les femmes qui insufflent à leurs enfants une inspiration parfois délétère et l'un des derniers plans du film, qui réunit les mères avec leurs fils, semble exclure du champ tout étranger à ce lien mystérieux. En ce sens, si les hommes sont au premier plan, c'est l'esprit de la femme qui entraîne le récit (le personnage d'Erica ne cesse de gagner en importance au fur et à mesure que progresse le film) et lui confère cette tension extrême qui est redevable moins au trop-plein de la violence qu'à la retenue des sanglots.

Au-delà, cependant, de ces explications incertaines demeure l'énigme de mes larmes dont la vertu réside dans son caractère insoluble, comme est insoluble l'harmonie secrète qui fait de *The Yards* le premier chef-d'œuvre cinématographique de ce troisième millénaire... 



Un jour nous nous épouserons.


Suite au visionnement, on ne peut douter du choix de la cinéaste qui, après avoir passée la majeure partie de sa vie à Hong-Kong, s'est rendu en Australie question de parfaire son art et de disposer de meilleurs moyens de post-production. Son tout dernier film témoigne de l'utilisation du septième art à son plein potentiel, un exercice de style totalement féminin et une histoire en parfait accord avec l'image. Techniquement et esthétiquement parfait, l'histoire s'écoule comme un rêve.

Par opposition à la cécité de son héroïne, Clara Law impose des images surréalistes du début à la fin. Les paysages australiens se prêtent bien à une direction photo rappelant le travail de John Toll dans *Thin Red Line*. De plus, les couleurs éclatent de partout, malgré l'obscurité



ambiante du film et la force des contrastes de lumière. Les couleurs décrivent davantage l'atmosphère ambiante que les paroles de la jeune fille. Malgré tout, face à l'émerveillement visuel, les flash-backs de nos jeunes héros rappellent les pires épreuves d'une enfance et d'une adolescence assez pénible.

Aucun film n'aura su présenter avec tant de sensibilité la femme meurtrie par l'homme dans son âme plus que dans son corps. Tout semble y passer. Quand ce n'est pas la tentative de viol ou le fanatisme religieux faisant de la femme la cause du péché originel c'est l'inceste perpétré sur plus d'une génération. De plus, l'homme est présenté dans sa plus pure absurdité, idolâtrant une voiture ou expliquant les règles de base d'un sport aussi ridicule que

la boxe. Toutefois, Clara Law ne s'impose ni juge ni bourreau, elle ne nous fait jamais la morale et ne désire pas plus faire de son film un pamphlet féministe. Ainsi, grâce à la beauté esthétique de l'image à l'émerveillement visuel, la cinéaste a su créer les dispositions parfaites pour décrire sans dureté et sans prendre le spectateur à la gorge un univers féminin malheureusement pas si inhabituel que cela 





Arts visuels

J'ai vu l'avenir et il ressemblait beaucoup au passé

CORINA CRAINIC

À la galerie Zeke's, située au 3955 Saint-Laurent, les amateurs d'art contemporain pourront découvrir les œuvres que Michael Hunt a produites entre 1996 et 2001. L'exposition, intitulée *J'ai vu l'avenir et il ressemblait beaucoup au passé* est constituée de sablages évoquant un univers artistique à la Andy Warhol. Il vous sera possible d'y jeter un coup d'œil ou de l'admirer béatement pendant des heures - à vous le choix - du 3 février au 4 mars 2001.

Hunt, né en Pennsylvanie et résidant à New York, a étudié l'histoire américaine mais a préféré s'exprimer par les arts visuels. Il dit s'intéresser au passé à partir duquel il tente d'étudier le présent et peut-être aussi le futur. Que pense-t-il du passé? Le titre qu'il a choisi pour son exposition fournit une réponse un peu plus exacte. Qu'en est-il de sa vision du présent et du futur? La même réponse que précédemment s'applique.

L'œuvre artistique de Michael Hunt s'inspire de l'histoire et de la culture populaire et il s'intéresse autant aux icônes qu'aux divers symboles et images qui se modifient au fur et à mesure que le point de

vue à partir duquel ils sont envisagés change. Par son travail, il souhaite inviter les spectateurs à s'interroger sur la culture et l'identité telles que vécues à notre époque. Il va sans dire que l'artiste, ayant sans doute forgé sa vision du monde dans ce qui constitue pour plusieurs d'entre nous le monument de la diversité, des contradictions et même des tensions - New York, la fabuleuse, New-York, l'exécration - travaille l'hybride. Je dirais peut-être même que ses pièces sont à des années-lumière de la beauté bien polie et toute simple de ces œuvres qui n'ont plus cours dans notre univers du postmodernisme. Mais dire que vous découvrirez un quelconque monde du

questionnement torturé serait plutôt faux. Il s'agit là surtout d'un travail où l'humour et le désir de ne pas trop se prendre au sérieux occupent l'avant-scène.

Les pièces intitulées «Bang», «Pop star», «Golden Winnebago», «Moroccan Cookie Man», «Green Jesus Number 2», ou «Tammy Wynette» sont taillées dans un bois procuré dans un parc, où la mission est de nettoyer les forêts suite aux tempêtes et incendies. Le médium séquoia californien exprime aussi, à mon sens, la vision de l'environnement de ce new-yorkais gavé de béton à perte de vue. Ce bois est coupé en plaquettes de grandeur plutôt modeste qui sont par la suite travaillées de façon à ce

que les surfaces prennent un aspect tantôt lisse, tantôt fortement texturé. Hunt s'applique alors à peindre le bois en couleurs très fortes et vibrantes ou tout à fait subtiles et neutres pour créer un ensemble plutôt hétéroclite qui tient autant du Pop art que d'un Kitsch consommé. Il constitue ainsi un style qui relèverait d'artistes tels que Willem de Kooning, Mohammed Ali et autres Babe Ruth et qui ne recherchent pas tant la beauté qu'un ludique aspirant à la réflexion. Ce travail dédié à l'Amérique, quel qu'en soit le sens, vous attend pour l'apprécier par vous-mêmes. ☉



Musique

J' aime... Jennifer Lopez

STÉPHANE GIRARD

Jennifer Lopez est la femme du moment: un nouvel album à la tête de tous les palmarès (*J. Lo.*), un film numéro un au box-office nord-américain (*The Wedding Planner*) et le procès intenté contre son petit ami, Puff Daddy, où elle devra, tout vraisemblablement, aller témoigner. Bref, il est impossible ces temps-ci d'échapper, sous la forme d'un média ou d'un autre, à la reine de la pop latine. Femme du moment, certes, mais Jennifer Lopez est-elle la femme de demain?

Rien n'est moins certain. Oui, l'industrie du divertissement culturel se veut cruelle et impitoyable, c'est désormais un cliché que de l'admettre, et les stars d'aujourd'hui rencontreront invariablement l'oubli. Mais ce n'est pas tant l'avenir et les nombreux talents de Jennifer Lopez qui peuvent être mis en doute, mais bien le statut même de sa féminité.

Car j'aime Jennifer Lopez pour les mêmes raisons que j'aime les urinoirs. La chanteuse et actrice me rappelle en effet la Fontaine de Marcel Duchamp, exposée au Salon des Indépendants de New York en février 1917. Vous vous souvenez sûrement de cet urinoir renversé, proposé par Duchamp comme sculpture, et qui a lancé la mode des «ready-made» et influencé tout l'art américain des années 1950 et 1960, et dont les répercussions se font toujours sentir aujourd'hui dans l'art contemporain. Duchamp cherchait alors à articuler son refus des beaux-arts, son rejet des institutions officielles et, surtout, à exacerber la présence des objets banals qui nous entourent. En ce sens, Jennifer Lopez, c'est la femme surexposée entourée de ses plus impressionnants artifices. Tout comme l'urinoir de Duchamp qui devenait, entre les murs du musée, un archi-urinoir exemplaire, Jennifer Lopez semble, suite à toute cette effervescence médiatique qui l'entoure, devenir elle-même une archi-femme, porteuse d'une féminité hyper-réelle: les traits sont grossis, les coins arrondis, les

formes dominant, les vêtements sont réduits à leur plus simple expression. Nous est ainsi renvoyée l'image idéale et idéalisée de ce que toute femme doit être et de ce qu'aucune femme ne sera jamais.

C'est là le plus grand danger auquel elle nous confronte. Car Jennifer Lopez ressemble à l'urinoir de Duchamp, mais en beaucoup plus beau. Cela ne devrait toutefois pas nous distraire de la superbe et profonde banalité de sa féminité. ☉



Citrus Sinensis, citrus clementina, citrus paradisi, abracadabrâ

THUY-TIEN TRAN ET ELODIE MASSE

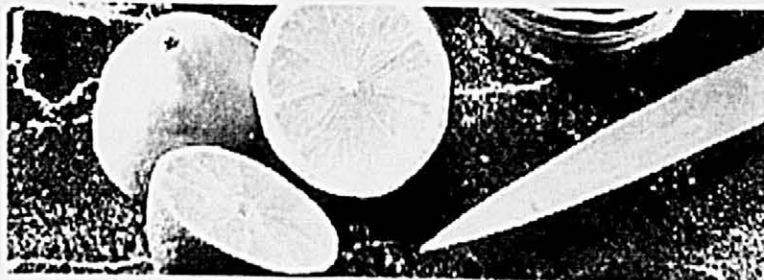
Quelques astuces avec les agrumes

Ce n'est pas l'âge qui cause les taches apparaissant sur la peau des personnes âgées, mais le soleil.

Un moyen efficace pour se débarrasser de ces taches est de les frotter avec du jus de citron, qui contient des alpha-hydroxyacides (AHA); ces derniers ont la propriété d'accélérer le remplacement des cellules corporelles mortes.

Au coucher, il suffit d'imbibber un coton avec du jus de citron et de l'appliquer sur les zones de peau à traiter. Un petit picotement peut survenir, dû à l'acide citrique, mais, sans crainte, l'effet disparaît immédiatement. S'il n'y a pas de signe d'irritation après deux ou trois semaines, on effectue le traitement deux fois par jour. Certaines personnes voient leurs taches disparaître en huit semaines, alors que d'autres peuvent durer jusqu'à un an... À noter: les AHA effacent aussi les rides, bien que les études sur le citron n'aient pas encore été établies. ☉

* pour les taches cutanées séniles: remède - le jus de citron!



Negroni Royal, pour une personne:

4 cl. de Gin

3 cl. de vermouth rouge

2 cl. de Campari

10 cl. de jus d'orange sanguine

? tranche d'orange sanguine

Dans un verre, verser sur de la glace pilée tous les ingrédients. Remuer à la cuillère. Décorer avec une tranche.

Punch au citron, pour 8 personnes

25 cl. de jus d'ananas

5 cl. de rhum

3 cl. d'eau de vie

le jus de 10 citrons

15 morceaux de sucres

Mélanger tous les ingrédients. Ajouter le sucre et faire chauffer sans laisser bouillir. Servir dans un grand bol de punch.

Le Délit suggère culturellement

cinéma

The Yards [à l'affiche]

Véritable petit chef-d'œuvre d'ingéniosité ce film, le deuxième du jeune réalisateur américain James Gray, vous transportera dans un univers d'émotion contenu où la violence se fait sentir sans jamais s'exposer. Avec Mark Wahlberg, Joaquin Phoenix et Charlize Theron.

3. 15 Minutes [à l'affiche]

Mettant à l'affiche Robert de Niro, Ed Burns et Kelsey Grammar ce long métrage, tout manié, de John Herzfeld promet de gentils américains très très gentils et de méchants russes très très méchants. oh! la la!

Vatel [à l'affiche]

Film d'ouverture du dernier festival de Cannes, Vatel de Roland Joffé, avec Gérard Depardieu et Uma Thurman, croule sous le luxe: des dorures jusqu'à plus soif, une indigestion de splendeur.

spectacle

Daran, Urbain Desbois et Daniel Boucher [Aujourd'hui, mardi le 6 février]

Nos trois joyeux compères se produiront ce soir sur la scène du chaleureux Cabaret du Musée Juste pour rire. Plaisir assuré!

théâtre

Hitler [Du 6 février au 10 mars à l'Espace libre]

Écrite, mise en scène et interprée par Alexis Martin et Jean-Pierre Ronfard, cette pièce tente d'élucider une partie du mystère de ce personnage qui aura, pour le vingtième siècle, incarné toutes les haines et les intolérances: Hitler, nom tremblant de terreur et de fascination.

Le Visiteur [Jusqu'au 10 février au Gesù]

Le Théâtre des gens d'en bas présente cette pièce étrange et belle d'Éric-Emmanuel Schmitt interprétée par Jean-Louis Roux et Emmanuel Bilodeau. Imaginez, Dieu entre chez-vous et s'y sent comme chez lui; le tout se déroule chez les jésuites au Gesù, décidément L'Emmanuel nous est venu et même deux fois plutôt qu'une!

événements spéciaux

Festival Montréal en lumière [Du 8 au 25 février]

Ce festival d'hiver que ses organisateurs se plaisent à qualifier de «grande célébration de l'urbanité» fut décrié l'an dernier comme le festival du porte-feuille bien garni! Rien d'étonnant si l'on juge par le coût du Banquet d'ouverture (10 février, Reine-Élizabeth) qui s'élève à 160\$ le couvert. Pour les bourses un peu moins bien garnies on propose Les délices des Amériques (18 février, Marché Bonsecours) et le Pot-au-feu en compagnie de Paul Bocusse (24 février, Complexe Desjardins) à 28\$ chacun. Pour ceux qui sont vraiment fauchés le festival propose, de cette deuxième édition, une version améliorée de ses activités extérieures sous le thème La fête de la lumière, on nous promet lumière, feu de joie et vins chauds tous les soirs sur le site Place des Arts-Complexe Desjardins. Romantisme assuré le soir de la Saint-Valentin! Autres suggestions du Montréal en lumière: Diane Dufrène (18 février, salle Wilfrid-Pelletier), Béjart ballet Lausanne (8-9-10 février, théâtre Maisonneuve), Food/Bouffe (8 au 18, Lion d'Or)

Évangéline Faucher



Critique disques

Artistes variés Royal Drums



[Cyber] importation

JONATHAN ARÈS

Si vous êtes sortis dernièrement dans les clubs dance ou house, vous reconnaîtrez sûrement quelques-unes de ces pièces. Direct et tribal à souhait, *Royal Drums* est en fait une compilation des vinyles sortis sous la même étiquette. Outre la première pièce qui comprend des paroles, le reste n'est que percussion et échantillonnage (surtout percussion). Bien que le mixage ne soit pas toujours au point, et que le tout peut être répétitif, l'album est très énergique et rempli de soleil. Et bien que les morceaux soient très par tous les DJ, Royal Drums enchantera toute personne qui apprécie ce style. Percutant. **8.5/10**

LTJ Bukem Journey Inwards



[Good Looking Records]

STÉPHANIE DUCHESNE

LTJ Bukem est un maître du drum & bass bien connu dans son domaine. Le king des kings, quoi. Son plus récent album *Journey Inwards* propose une musique électronique d'ambiance, un mélange d'éléments acoustiques et digitaux. On y entend surtout du jazz et du trip-hop, remixés sur des rythmes diversifiés. Bien qu'il y ait quelques paroles chantées, l'album se compose surtout de musique instrumentale. Choisir le meilleur morceau de *Journey Inwards* est pratiquement impossible: elles sont toutes excellentes, recherchées et plus originales les unes que les autres. Simplement pour flâner dans la maison, pendant un repas ou en étudiant. Un disque (ou plutôt un album double) à avoir à portée de main en toutes circonstances. **9/10**

Artistes variés Sona: First Five



[YUL Records]

JONATHAN ARÈS

Toutes les raisons sont bonnes pour sortir une compilation de musique électronique. L'after hours dénommé Sona, qui a maintenant cinq ans, a décidé quant à lui de nous rappeler les moments forts de son existence, étalés sur ces treize pièces mixées par DJ Laflèche, un habitué de l'endroit. Bien que le choix des pièces reflète bien le club, hétéroclite mais toujours funky, ce style de musique ne convient pas à toutes les occasions. Si vous voulez vous éclater seul ou en groupe, ou bien vous remémorer de bons moments, Sona... est une bonne alternative aux albums de Daniels Desnoyers ou de Mc Mario. Sophistiqué. **8/10**

Ce soir... On sort

ELKAHINA TALBI

au Café Ludik

Situé au-dessus de la Maison de la Presse en face du métro Berri-UQAM, rue Ste-Catherine, le café Ludik semble, au premier coup d'œil, impossible à trouver. Il n'y a que la porte qui puisse nous indiquer qu'on ne s'est pas trompé. Cet endroit était auparavant un appartement: les acquéreurs du Café Ludik l'ont acheté, ceux-ci



Ludique: adjectif relatif au jeu.

Second Cup point de vue confort.

Malheureusement, cette intimité a un prix: le nombre de place où s'asseoir est très restreint et donc les vendredis et samedis soirs, il est presque impossible d'y trouver une place. La clientèle est jeune et sympathique. Si l'on s'assoie à côté d'un inconnu, la conversation ne devrait pas tarder: le snobisme n'a pas sa place. Plusieurs soirs par semaine, des groupes de musique, chansonniers, poètes et conteurs, déploient leurs talents au cabaret (un salon muni d'une minuscule scène) pour le plaisir des spectateurs souvent composés d'amis ou de réguliers du café. Car des réguliers, Dieu sait qu'il y en a et j'ai la conviction que c'est ce qui rend l'endroit si singulier. Et faute d'avoir toujours de la musique «live», on se contente souvent de faire jouer des classiques de la chanson française et québécoise ou encore, du jazz; rien de trop fort cependant pour nous empêcher d'entendre notre voisin ou nos pensées.

Je vous conseille d'aller y faire un tour en début de semaine, et de goûter aux plats faits maisons et préparés devant vous par une bande de serveurs, des étudiants qui se distinguent parfois difficilement des clients. Vous serez sans doute, comme moi, charmés par l'endroit.

L'horaire des spectacles est disponible au bar ou sur le site Internet du café. ☺

Café Ludik
552, Sainte-Catherine Est
844-1139
www.cafeludik.fictioncity.com



Y a rien de mieux que les rapprochements... à distance!



99,99 \$
seulement*

Téléphone Ericsson A1228di,
60 minutes de temps d'antenne incluses**

Messagerie texte
bidirectionnelle illimitée†



Pas de contrat.
Pas de facture mensuelle.
Pas de vérification de crédit.

Pour la Saint-Valentin,
petites touches
d'affection en prime...



Profitez de cette
offre dès aujourd'hui
et recevez gratuitement
un Chatboard ou
une radio FM.



Rendez-vous chez nos distributeurs participants, visitez le
www.rogers.com/sans-fil ou composez le 1 800 IMAGINE.

*Avec tout achat d'un ensemble Parlez à la carte comprenant un téléphone Ericsson A1228di avec pile et chargeur incorporé. Valable sur nouvelle activation seulement. L'offre prend fin le 18 février 2001. Faites parvenir une preuve d'achat et vous recevrez un chèque correspondant à un rabais de 50 \$. **60 minutes de temps d'antenne seront portées à votre compte à l'activation de votre appareil. Les minutes de crédit inutilisées expirent 60 jours après l'activation de l'appareil. †L'utilisation de la messagerie texte bidirectionnelle vous sera offerte à compter de mars de façon illimitée, et ce, jusqu'au 30 juin 2001. Faites parvenir votre bon pour recevoir en prime le Chatboard ou la radio FM. Délai de six à huit semaines.
© Rogers Communications inc. Utilisé sous licence. © AT&T Corp. Utilisé sous licence. Parlez à la carte est une marque de commerce de Rogers Sans fil inc.



COMMUNICATIONS SANS FIL

imagination sans fil

ROGERS AT&T

MONTREAL
3573, boul. St-Laurent
(514) 288-0600
732, rue Ste-Catherine O.
(514) 877-0090
Centre Eaton
(514) 844-6242
2360, rue Notre-Dame O.
(514) 983-1666
1, Place Ville-Marie, bur. 11108
(514) 394-0000
8984, boul. de l'Acadie
(514) 387-9999
1201, av. Greene
(514) 933-8000
5150, rue Jean-Talon O.
(514) 341-2221
5954, boul. Métropolitain E.
(514) 257-8826
6224 A, rue St-Jacques O.
(514) 369-4000
Place Alexis-Nihon
(514) 865-9949
Place Versailles
(514) 355-0003
Les Galeries d'Anjou
(514) 356-0356
BOUCHERVILLE
Promenades Montarville
(450) 449-4998
BROSSARD
7005, boul. Taschereau, bur. 150
(450) 926-3111
Mail Champlain
(450) 671-3300
Place Portobello
(450) 671-4744
CHATEAUGUAY
129, boul. St-Jean-Baptiste
(450) 692-2201
DOLLARD-DES-ORMEAUX
3339L, boul. des Sources
(514) 683-3333
DRUMMONDVILLE
1565, boul. Lemire
(819) 478-0851
GATINEAU
360, boul. Maloney O., bur. 1
(819) 663-8580
Promenades de l'Outaouais
(819) 561-3031
GRANBY
575, boul. Boivin
(450) 777-6612
ILE-PERROT
15, boul. Don Quichotte
Bureau 103A
(514) 425-5505
JOLIETTE
517, rue St-Charles-Borromée N.
(450) 755-5000
KIRKLAND
2758, boul. St-Charles
(514) 428-9000
LAVAL
1696, boul. des Laurentides
(450) 629-6060
379, boul. Curé-Labelle
(450) 622-0303
Centre Laval
(450) 978-1081
3364, boul. St-Martin O.
(450) 682-2640
241C, boul. Samson
(450) 969-1771
Carrefour Laval
(450) 687-5386
LASALLE
8457, boul. Newman
(514) 368-4000
Carrefour Angrignon
(514) 368-4230
L'ASSOMPTION
814, boul. de l'Ange-Gardien N.
(450) 589-1411
LONGUEUIL
1490, chemin Chambly
(450) 442-1566
POINTE-CLAIRE
Fairview Pointe-Claire
(514) 695-1554
REPENTIGNY
110, boul. Industriel
(450) 581-4666
Les Galeries Rive-Nord
(450) 581-7756
ROSEMERE
209, boul. Curé-Labelle
(514) 971-0707
Place Rosemere
(450) 971-2800
SAINT-AGATHE
221, rue Principale E.
(819) 321-3331
SAINT-BRUNO
Promenades St-Bruno
(450) 653-7472
SAINT-EUSTACHE
360 E, rue Arthur-Sauvé
(450) 974-9299
SAINT-HUBERT
3399, boul. Taschereau
(450) 676-3963
SAINT-HYACINTHE
Les Galeries St-Hyacinthe
(450) 261-9991
SAINT-JEAN
Carrefour Richelieu
(450) 359-4941
SAINT-JEROME
108, boul. du Carrefour
(450) 431-2355
SAINT-LAURENT
438, rue Isabey, bur. 108
(514) 340-0334
Place Vertu
(514) 745-0745
2100, boul. Marcel-Laurin
(514) 856-1884
SAINT-LEONARD
4282, boul. Métropolitain E.
(514) 593-7333
SHERBROOKE
2980, rue King O.
(819) 566-5555
Carrefour de l'Estrie
(819) 822-4650
SOREL
2605, chemin St-Roch
(450) 742-9600
TERREBONNE
1270, boul. Moody, bur. 10
(450) 964-1964
Les Galeries de Terrebonne
(450) 964-8403
TROIS-RIVIERES
5335, boul. des Forges
(819) 372-5000
5635, boul. Jean-XXIII
(819) 372-5005
VICTORIAVILLE
495, boul. des Bois-Francis Sud
(819) 758-8840

RadioShack.

LA CABINE
TELEPHONIQUE

Dans les
PHARMAPRIX
participants

Dans les
POSTES CANADA
participants

CARTES
EN VENTE CHEZ

BON SOIR

BUREAU
EN GROS

SEARS

Le Super

FUTURE SHOP

CENTRE HI-FI

CELLULAND

TELEVISION

AudioTRONIC

ULTIM.NET

Dumoulin